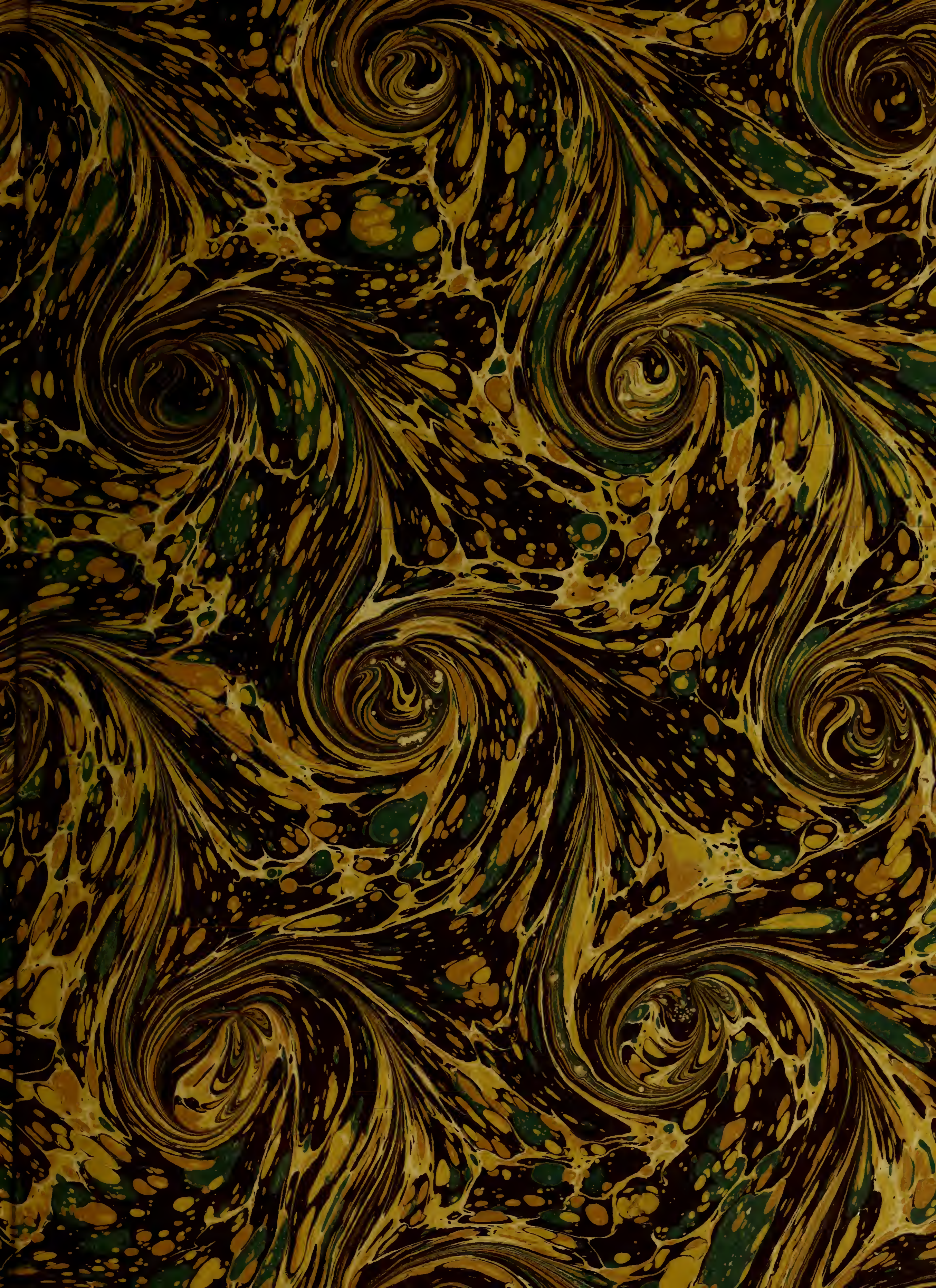
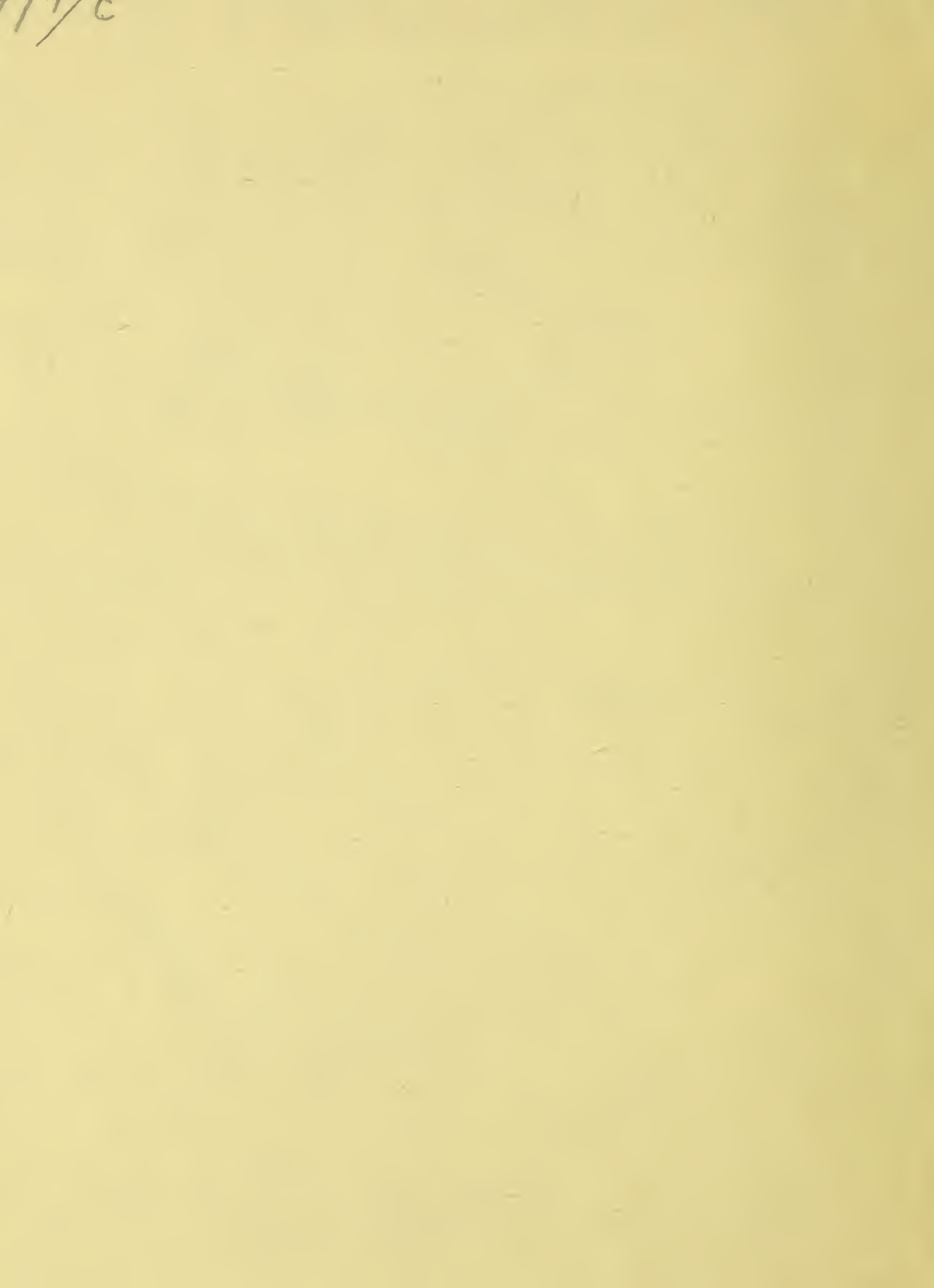
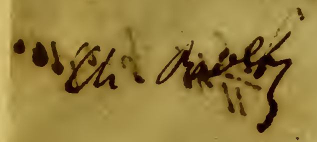






DE LA

DOCTRINE D'HIPPOCRATE

ENVISAGÉE DANS SON ESPRIT;

SUIVIE DE QUELQUES VUES

SUR L'ÉTUDE PRATIQUE DES SCIENCES MÉDICALES;

PAR STÉPH. AUBOIN, de Paris,

Département de la Seine;

DOCTEUR EN MÉDECINE DE LA FACULTÉ DE PARIS;

Ancien Élève des hôpitaux de la même ville, Membre de la Société Linnéenne, gradué dans la Faculté des Lettres.

Noster in hoc opere scopus pertinet ut dilucidè cognoscatur quantùm in medicinâ afferat observatio. BAGLIVI, *Prax. med.*, lib. 2, p. 164.

A mon avis, le seul moyen d'opérer la restauration complète de l'édifice de la science, ce serait de réunir la médecine ancienne aux découvertes modernes.
DE MERCY, *Consid. sur la naissance des sectes.*

Οὐ φημὶ δὴ διὰ τοῦτο δεῖν τὴν τέχνην ὡς οὐκ ἐοῦσαν, οὐδὲ καλῶς ζητεομένην τὴν ἀρχαίην ἀποβαλλέσθαι, ει μὴ ἔχει περὶ πάντα ἀκριβίην. (Περὶ ἀρχαιης Ἰητρικῆς.)

Ὁ βίος βραχὺς, ἡ δὲ τέχνη μακρὴ, ὁ δὲ καιρὸς ὀξὺς, ἡ δὲ πεῖρα σφαλερὴ, ἡ δὲ κρίσις χαλεπὴ. (Ἀφορ. ά. Τμῆμα πρῶτον.)

Let us make a stand upon the ancient ways, and then look about us and discover what is the strait and right way, and so walk in it. BACON, *Essais.*

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n°. 13.

[1831]



A MES ONCLES,

MESSIEURS

L'ABBÉ RIPAULT

ET

RIPAULT DÉSORMEAUX;

ET A MA TANTE,

MADEMOISELLE VICTOIRE RIPAULT.

Dévouement respectueux.

A MA SOEUR.

Gage d'amitié fraternelle.

A MONSIEUR BURDIN AÎNÉ,

Docteur en médecine de la Faculté de Paris.

Témoignage public d'estime.

S. AUBOIN.

A MONSIEUR

CRUVEILHIER,

Professeur d'anatomie à la Faculté de Médecine de Paris.

Hommage que je me plais à rendre à ses talens et à son zèle pour l'instruction des élèves.

S. AUBOIN

PRÉAMBULE.

.... *Prodire tenus, si non datur ultrà.*
HOR., Ep. 1, lib. 1.

APRÈS avoir terminé ses études médicales, le récipiendaire, parvenu au moment de subir sa dernière épreuve, sent le besoin de résumer les connaissances qu'il a acquises, et de tracer un plan qui règle sa conduite dans la carrière difficile qu'il va parcourir. Une dissertation publique est pour lui une sorte de manifeste ou de profession de foi qui a pour but de faire connaître ses principes, de rendre compte à la société des doctrines qu'il embrasse, et d'offrir à celle-ci, en retour de la confiance qu'il lui demande, une garantie suffisante de ses lumières et de son savoir. *Hippocrate,* ce héros de la Médecine, qui, malgré les siècles qui se sont écoulés depuis lui, est encore, à cause de ses vertus et de ses talens, le meilleur modèle que le nouvel élu puisse se proposer, *Hippocrate,* dis-je, exigeait de ses disciples un serment qui liait leur honneur et lui répondait de leur moralité. Ce serment, qu'on prononce encore à l'École de

Médecine de Montpellier, est ainsi conçu : « Je promets, « au nom de l'Être-Suprême, de rester fidèle aux lois « de l'honneur et de la probité dans l'exercice de la Médecine. Je donnerai mes soins gratuits à l'indigent, et je « n'exigerai jamais un salaire au-dessus de mon travail. « Admis dans l'intérieur des maisons, mes yeux ne verront « pas ce qui s'y passe; ma langue taira les secrets qui me « seront confiés, et mon état ne servira pas à corrompre « les mœurs ni à favoriser le crime. Respectueux et reconnaissant envers mes maîtres, je rendrai à leurs enfans « l'instruction que j'ai reçue de leurs pères. — Que les « hommes m'accordent leur estime si je tiens mes pro« messes ; que je sois couvert d'opprobre et méprisé de mes « confrères si j'y manque (1). » C'est, en effet, de la réunion de toutes les qualités physiques et morales que le médecin tire toute sa force. Voilà pourquoi, sans doute, *Homère* a dit qu'un médecin était de beaucoup supérieur aux autres hommes. Ἰητρὸς γάρ ἀνὴρ πολλῶν ἀντάξιος ἄλλων. (*Iliade.*) Mais, s'il n'est point permis d'aspirer à la perfection d'un si grand maître, au moins peut-on espérer

---

(1) Ὀμνύμι, Ἀπόλλωνα ἰητρὸν, καὶ Ἀσκληπιὸν, καὶ Ὑγείαν, καὶ Πανάκειαν, καὶ θεοὺς πάντας τὲ καὶ πάσας ἴστορας ποιεύμενος, ... etc. (Ἱπποκράτους Ὅρκος.)

que, sous ses auspices, on ne s'écartera point du sentier de la vraie gloire.

Ces considérations sur la Doctrine d'*Hippocrate* m'amènent naturellement à émettre un vœu dans son intérêt, celui de la voir professer ouvertement à l'École de Médecine de Paris, où serait établie une chaire pour son enseignement (1). Déjà les cours professés sur cette matière par M. *De-Mercy*, l'un des traducteurs les plus estimés des Œuvres du grand homme, ont fait pressentir toute l'importance et l'utilité de ces leçons. Un cours sur la *Littérature médicale* ne serait pas d'un moindre intérêt. On sait combien l'étudiant a de peine à faire un choix judicieux des ouvrages qui lui conviennent; des leçons tendantes à éclairer son jugement, à lui faire discerner le bon d'avec le mauvais, ne seraient-elles pas bien précieuses pour lui? Un savant a calculé que le nombre des volumes publiés sur la Médecine s'élevait à plus de deux cent mille; quel nombre effrayant! Il est vrai, ajoute le même observateur, que les quatre-vingt-dix-huit centièmes de ces ouvrages sont sans intérêt, sans utilité : il importe donc d'être guidé

---

(1) Une chaire pour la *Doctrine hippocratique* a été créée dans la Faculté de Médecine de Paris, par la loi du 14 frimaire an III, non abrogée. Il ne s'agirait donc que de la rétablir.

dans le choix qu'on en doit faire, afin de ne pas être trompé et de ne pas s'exposer à consumer son temps et son application en pure perte. Les cours dont je signale la lacune, réunis en un seul, seraient intitulés : *Cours d'Histoire et de Littérature médicales.* Ces deux branches de la science ont, en effet, entre elles la plus étroite connexion : il est impossible de faire l'histoire des progrès et des institutions de la Médecine, sans parler en même temps des diverses productions que le génie de l'art mit au jour; comme aussi ce n'est guère que dans les ouvrages publiés à différentes époques sur la science, qu'on peut puiser des notions certaines sur l'origine et les résultats des découvertes acquises. Je voudrais également que ces cours fussent professés dans la Bibliothèque même que possède la Faculté : là seraient réunies la théorie et la pratique ; quelle riche exploitation offrirait une mine aussi féconde à celui qui voudrait s'en emparer ! Puisse le vœu que je forme ici n'être pas stérile ! Dans tous les cas, c'est une amélioration que je me plais à réclamer parmi toutes celles que laisse encore à désirer l'organisation de notre premier Corps médical.

J'ai pris pour sujet de ma Thèse inaugurale la *Doctrine hippocratique,* parce qu'aucun autre ne m'a paru plus propre à combattre l'aveugle enthousiasme et le zèle incon-

sidéré pour les innovations, qui semblent s'être considérablement propagés dans ces derniers temps. Je ne nie pas cependant les services qu'ont pu rendre à la science, tout récemment, quelques hommes d'un esprit élevé, assez entraînés par l'amour des réformes pour ambitionner le titre précaire de novateurs. Mais, dans un art qui a pour but l'humanité, est-il possible d'admettre aucune théorie spéciale, aucune méthode thérapeutique exclusive, d'ériger en *lois* quelques faits généraux ? Je ne le pense pas. « On « ne peut en médecine, dit *Chaussier*, citant *Hippocrate* (Discours prononcé à l'ouverture du Cours de M. *De Mercy*), « établir un principe fixe et invariable...... Ce que l'on a « fait un jour avec avantage, on ne peut pas le continuer « le lendemain, il faut le modifier, le varier, quelquefois « même employer des moyens opposés et contraires. Enfin, « le cas en apparence le plus simple et qui semble d'abord « identique à d'autres que l'on a déjà vus, exige toujours « dans le traitement des observations, des modifications « particulières ; car le médecin le plus exercé ne trouve « jamais deux cas parfaitement semblables : ainsi, ce n'est « que d'après un grand nombre de faits bien observés « que l'on peut établir une règle générale, toujours sus- « ceptible de quelque modification ou exception. » Les principes consacrés dans ce tribut académique sont ceux

que je me propose de suivre toute ma vie : en les exposant ici publiquement, c'est autant un exemple que j'offre à mes jeunes condisciples, qu'un hommage que j'ai dû rendre à mes illustres maîtres, défenseurs et propagateurs zélés des saines doctrines médicales.

DE LA

DOCTRINE D'HIPPOCRATE

ENVISAGÉE DANS SON ESPRIT;

SUIVIE DE QUELQUES VUES

SUR L'ÉTUDE PRATIQUE DES SCIENCES MÉDICALES.

Observatio medicinæ fulcrum.

La Médecine n'est point au nombre des connaissances purement théoriques que l'on puisse réduire en principes fixes, susceptibles d'être exposés et enseignés dans les livres; elle ne consiste pas dans les hypothèses brillantes, dans les argumentations subtiles, dans les conjectures plus ou moins vraisemblables des auteurs en renom: c'est donc bien à tort, ce me semble, que, dans le but d'avancer la science, on dispute sur la valeur de telle opinion, sur la prééminence de telle doctrine. Ce qui paraît fondé en principe dans certaine théorie médicale, devient tout-à-fait faux dans la pratique; bien souvent l'observation attentive des faits vient renverser les raisonnemens les mieux établis. On doit se borner, dans la lecture des ouvrages médicaux, à chercher des exemples et, pour ainsi dire, des inspirations. Frappé

de la justesse de cet énoncé, j'ai toujours attaché peu d'importance aux ouvrages des modernes, tant qu'ils n'ont pas pour objet de nous transmettre quelques découvertes utiles, ou de nous mettre sur la voie des vérités acquises. J'ai pensé que c'était préférablement dans l'étude des Anciens, plus près que nous de la simple nature, et peut-être, il faut le dire, plus aptes à bien observer, qu'on devait s'appliquer à connaître et à puiser le génie de l'art. Si l'on excepte, en effet, les découvertes et les acquisitions nouvelles, résultats nécessaires du progrès des lumières et du perfectionnement de nos moyens d'analyse, on peut assurer, sans contredit, que la partie essentiellement vitale de la Médecine, celle surtout qui a trait au prognostic des maladies, est bien au-dessous de ce qu'elle était du temps de nos pères, qui, dans cet art difficile, peuvent encore, sur beaucoup de points, passer pour nos maîtres. Les Anciens, dit *Zimmermann*, nous sont supérieurs en fait d'observation (*a*). Cet avantage que les Anciens avaient sur nous dans l'appréciation exacte des faits, ils le doivent surtout au dégagement de l'esprit de système, à l'absence d'idées préconçues, à une entière liberté de conscience, peut-être à des connaissances plus positives et moins divisées que les nôtres, à ce génie pénétrant qui nous échappe, enfin au besoin plus impérieux d'interroger et de suivre la nature. Les sciences médicales, d'abord très-restreintes, se sont considérablement accrues et développées par les travaux des modernes ; de sorte qu'on pourrait supposer, volontiers, que nous avons perdu en force de précision sur une connaissance spéciale ce que nous avons gagné en étendue sur toutes. Dans ce siècle, l'influence de la civilisation et de la mode, devenue toute puissante, semble avoir fait naître parmi nous cet amour ardent de la nouveauté qui rejette ou dédaigne ce qui a vieilli, et nous avoir lancés dans le champ des réformes et des spéculations, hors de la route si sûre suivie par nos ancêtres. On paraît, en effet, de nos jours, s'être plus attaché à cultiver la science des idées, à en étendre la sphère et à la policer, pour ainsi dire, qu'à se livrer à l'étude des faits (*b*). De la sorte, l'érudit s'est perfectionné aux dépens de l'observateur. C'est

cependant cette dernière condition qui constitue essentiellement le vrai médecin. L'excès d'érudition et le faux savoir font souvent commettre bien des fautes auprès du malade. Mais celui qui possédera un jugement droit et sain, qui sera doué d'une grande aptitude pour recueillir et analyser les faits, qui joindra à ces qualités l'amour de son art et des dispositions pour l'exercer, celui-là fournira le plus de gages de succès. Ces talens, *Hippocrate* les réunissait à un degré éminent; c'est pour cela que les écrits de ce philosophe, surnommé à bon droit l'*Oracle de Cos*, sont dignes de toutes nos méditations (1).

L'esprit de méthode que l'on a cherché à introduire dans les Nosographies scolastiques, a rendu la matière plus commode à distribuer, sans ajouter aucun perfectionnement réel à la connaissance des

---

(1) Il ne faut pas perdre de vue que j'envisage ici la Doctrine des Anciens uniquement sous le rapport de l'esprit médical qui les dirigeait, et abstraction faite de tous les moyens d'analyse ou d'investigation. Cette proposition est fondée, je le répète, 1°. sur le petit nombre de connaissances théoriques qu'ils possédaient, ce qui les obligeait à être sans cesse à la recherche des faits ou des matériaux de l'édifice de la science; 2°. sur l'absence de systèmes bâtis à plaisir, et surtout de cette polémique passionnée qui est tant à la mode parmi nous, constituant ce qu'on pourrait appeler nos *connaissances artificielles* ou *factices*; 3°. enfin, sur une constante activité de génie, fortifiée par le besoin d'instruction, qui nous manque généralement, parce que nous trouvons la facilité de puiser dans les découvertes et les travaux antérieurs, ou de nous en rapporter aveuglément aux sentimens de nos contemporains. Au reste, l'opinion que je professe ne m'est pas personnelle, et on la verra étayée de preuves et d'autorités respectables.

Ceux qui croiraient que j'ai méconnu les talens des modernes et les services par eux rendus à la science, au point d'avoir fait l'apologie de nos ancêtres à leurs dépens, pourront se désabuser en lisant attentivement cette Dissertation; ils remarqueront, au contraire, plusieurs passages où je me suis plu à leur payer le juste tribut de reconnaissance qu'ils ont mérité à tant d'égards.

Mais j'avoue que je ne comprends pas comment l'on pourrait, sans manquer aux convenances et sans encourir le reproche de partialité ou de servilité, faire un éloge prématuré des notabilités médicales ou autres; car l'on doit toujours soupçonner la flatterie ou quelque motif d'intérêt dans les louanges ainsi décernees. Cet éloge, dans la bouche des contemporains célèbres eux-mêmes, a quelque chose d'égoïste et d'indélicat, qui blesse la modestie et les usages reçus. Au contraire, se montrer appréciateur du mérite des Anciens, les fondateurs de l'Art, c'est un sujet purement historique ou littéraire, qui ne saurait offenser aucune vanité, et que l'écrivain, fort souvent, sait faire valoir adroitement en faveur des lumières de son siècle. On craint peu, en général, de se tromper dans le jugement qu'on porte sur les premiers maîtres d'un art, quand ce jugement est basé sur la réputation qu'ils ont laissée, laquelle, triomphant des passions et de l'esprit de parti acharné à lui nuire, s'est conservée intacte à la postérité.

maladies. Je pense même qu'on pourrait convenablement supprimer toutes les classifications nosologiques, contre lesquelles sont venus échouer les efforts des hommes les plus recommandables, et qui sont condamnées à demeurer radicalement vicieuses tant qu'on n'aura pas pu pénétrer l'essence et la cause des maladies qui nous affligent. Cette fureur de tout classifier, ce méthodisme peu philosophique, auquel conviendrait très-bien le nom de *taxomanie*, n'est pas l'erreur la moins grave de notre époque : parce que les naturalistes ont réussi à ranger dans des cadres méthodiques, à distribuer par classes et par familles la plupart des êtres qui couvrent la surface du globe, on s'est ingéré, par analogie, de créer des divisions arbitraires pour grouper la nombreuse série des maux qui nous assiègent. Étrange abus ! Comment pouvoir raisonnablement coordonner et réunir des phénomènes qui tous sont variables, inconstans, dissemblables, et qu'aucun caractère certain ne rapproche? Quels avantages d'ailleurs peut-il y avoir à trouver les maladies classées dans un catalogue, et liées entre elles par des affinités de siége, de causes et de symptômes? Aucun. Je le répète, ces classifications artificielles, ces sortes de *genera* nosographiques, uniquement inventés pour former des chapitres, sont, du reste, tout à fait perdus pour l'observateur, et complètement inutiles.

C'est dans les hôpitaux, dans les amphithéâtres de Clinique, que l'élève doit faire son cours de Nosographie; c'est sur le malade lui-même qu'il doit apprendre à saisir et à juger les signes propres à indiquer le lieu de la souffrance : un examen attentif suffit; peu importe que telle maladie soit de la même catégorie que telle autre; il parviendra plus sûrement à son but par ses investigations que par ses souvenirs; qu'il se contente de bien observer, qu'il forme lui-même son jugement, et qu'il tienne compte des faits qui se présentent, moins pour lui servir de règle de conduite à l'avenir, que pour en faire des sujets de réflexions et de comparaisons.

Mon but, dans cette Thèse, est de prouver deux choses : 1°. l'insuffisance et l'inutilité de la théorie ou des livres en ce qui concerne la

pratique de l'art de guérir ; 2°. l'avantage de la médecine hippocratique ou d'observation.

CITATIONS SOMMAIRES.

(*a*) Notre application si vantée, comparée avec la leur (celle des Anciens), n'est, la plupart du temps, qu'une occupation peu réglée. Ils passaient du cabinet chez les malades, et de chez les malades au cabinet. Nos observations ne sont pas faites avec assez de soin, parce que nous ne les répétons pas assez exactement. Nous sommes en même temps et plus occupés et plus oisifs que les Anciens. — C'est surtout par l'habileté du prognostic que les Anciens se sont fait tant de réputation, et qu'*Hippocrate* mérita à Athènes les premiers honneurs après *Hercule;* qu'on lui érigea une statue de bronze, et que ses descendans furent nourris dans le Prytanée aux dépens de l'État, tandis qu'*Alexandre* espérait à peine d'être loué dans Athènes, au milieu de ses victoires (1). — (*b*) Selon *Winkelmann,* l'esprit des Anciens ne se fait sentir que dans la profondeur de leurs ouvrages, au lieu qu'à présent on met en vue tout ce qu'on a, comme un marchand prêt à faire banqueroute. — Les Grecs lisaient dans le grand livre de la nature avec tant d'attention et d'exactitude, que c'est encore chez eux qu'on doit préférablement chercher les signes distinctifs et constans des maladies. Je ne peux désirer le nom de bon auteur, dit *Boërhaave*, quand je compare mes aphorismes à ceux des Anciens, et que je me juge d'après eux (2). — *Pope* dit que ce qui est raisonnable doit l'avoir été de tout temps, et que ce que nous appelons *savoir* n'est autre chose que la connaissance de ce que les Anciens regardaient comme raisonnable. — *Sydenham, Baglivi, Stahl,* ont la gloire de nous avoir ramenés à la voie la plus sûre, après les plus grands efforts. Plusieurs célèbres médecins, sortis de l'école de *Boërhaave*, nous ont affermis dans cette voie ; et l'on peut dire, à propos de ces grands médecins, ce qui, suivant un philosophe chinois, est le comble de la gloire : « Leur siècle ne pouvait se passer d'eux (3). » — Mais rien n'est plus avantageux pour éclairer l'œil de l'observateur, que la connaissance historique de la Médecine ; on entend par là ce que les meilleurs observateurs, et surtout *Hippocrate,* nous ont laissé sur la théorie des signes et des symptômes. . . . . Cette connaissance, jointe aux autres principes, instruira donc

(1) *Zimmermann*, Traité de l'Expérience, t. 1er., p. 141 et 186.
(2) *Op. cit.*, p. 140.
(3) *Ibid.*, t. 2, p. 95.

toujours le médecin sur les phénomènes des maladies, sur leur liaison, sur leur dépendance, autant qu'il en a besoin pour juger des causes qu'il s'agit de déterminer dans les cas possibles. Il verra par ce moyen la *physionomie* de chaque maladie, qu'il n'apercevra pas immédiatement, à la vérité, par les yeux du corps, mais par ceux de l'esprit (1). — La Médecine n'eût jamais été un art réduit en principes, sans les écrits des médecins dont le savoir a intéressé la postérité reconnaissante. On sait que l'expérience du médecin le plus vieux et le plus occupé n'est pas suffisante, parce que nos connaissances augmentent avec tant de lenteur, qu'il faut nécessairement plusieurs siècles et les travaux de plusieurs nations pour porter une science quelconque à sa perfection, ou même pour en perfectionner une partie (2).

Aux yeux des sages, les noms des plus grands conquérans s'abaisseront devant celui d'*Hippocrate*.

BARTHÉLEMY, *Voyage du Jeune Anacharsis*, t. 6, p. 186.

Le sujet que j'ai adopté n'est pas nouveau, et je ne saurais me dissimuler toute la défaveur qui l'environne. Le reproche le plus fondé qu'il puisse m'attirer est, sans doute, le défaut d'intérêt et l'imperfection qu'offrira ce travail, comparé aux savans écrits que nous possédons déjà sur la Doctrine d'*Hippocrate*. Ces considérations même auraient pu m'arrêter, si je n'avais été jaloux de payer un tribut de vénération à la mémoire du grand homme, et de proclamer en même temps les principes qui doivent me guider dans l'exercice difficile de l'art de guérir. Mais, parce que l'opinion que je professe n'est pas nouvelle, serait-ce un motif pour lequel on ne la partagerait pas? Les idées les plus solides en médecine ne seraient-elles plus celles qui ont reçu la sanction du temps et de l'expérience? Les innovations auraient-elles seules aujourd'hui le pouvoir de charmer et d'être accueillies favorablement? Enfin, une vérité ancienne, qui n'est pas accompagnée de faits merveilleux ou extraordinaires, aurait-elle

---

(1) *Ibid.*, t. 1er., p. 116, 117.

(2) *Ibid.*, p. 58.

cessé d'être utile? La gravité de la science dont je m'occupe n'admet pas des raisonnemens aussi frivoles. Pour beaucoup de médecins modernes, il est vrai, le nom d'*Hippocrate* a cessé d'être une autorité; ce n'est plus qu'un de ces personnages historiques qu'on cite encore quelquefois, parce qu'en retournant ses regards vers l'antiquité, *Hippocrate* est le héros qui se présente l'un des premiers. Si ce n'était là un des préjugés de notre âge (car les siècles les plus éclairés ont aussi les leurs), ce serait, à coup sûr, un signe de notre vanité et de la honte que nous éprouvons à reconnaître et avouer notre infériorité (*a*). Je conçois aisément que, dans l'état actuel de nos connaissances, certaines théories médicales nous paraissent surannées, et que les doctrines anciennes qui ne se soutenaient que par l'enthousiasme et la persévérance de leurs fauteurs, se soient obscurcies dès l'instant que nous eûmes acquis assez de lumière et de raison pour les apprécier sainement. Tel est, en général, le sort réservé aux systèmes qui n'ont pas pour base des principes certains; ils doivent tôt ou tard être remplacés par de nouvelles combinaisons plus en harmonie avec les vœux et l'esprit de l'inventeur. De ces changemens successifs dans les opinions des médecins de tous les temps, sont nées en grande partie les entraves qui se sont opposées aux progrès réguliers de la science et au développement des idées les plus fécondes. Il n'en est point ainsi de la Doctrine d'*Hippocrate*, ni des préceptes de la plupart de ses successeurs qui l'ont pris pour guide (*b*); leur étude est du plus haut intérêt en médecine (*c*). C'est à notre antique patron, à ce vénérable patriarche, que l'on doit attribuer, sans contredit, le haut rang que la Médecine occupe dans ce siècle et le degré de certitude auquel elle est parvenue; car, sans lui peut-être, l'art médical serait encore dans l'enfance, et nous serions privés de tant de glorieuses découvertes sur les traces desquelles son génie créateur nous a placés (*d*).

Loin de moi, toutefois, l'intention de faire le panégyrique du Vieillard de Cos, ni de soutenir l'opinion paradoxale que sa Doctrine puisse suffire à tous nos besoins. Je sais trop apprécier les doctes tra-

vaux des médecins contemporains, pour prétendre que le système d'un seul homme, quelque bon qu'il soit d'ailleurs, doive être embrassé exclusivement. Les sciences physiques et expérimentales, du temps d'*Hippocrate*, bien que ce philosophe possédât une vaste érudition, étaient trop peu avancées pour que cette étude, de nos jours, devienne fructueuse (*e*). Les données qu'il avait sur la plupart des branches de la Médecine, dont il nous a révélé en quelque sorte l'existence, attestent plutôt la puissance de son génie que la suffisance de ses lumières; nous devons admirer les ressources infinies de son talent, et regretter qu'il ne soit pas né quelques siècles plus tard. Cependant les préceptes qu'il nous a laissés sur divers points de la science médicale sont une source inépuisable de méditations; c'est dans leur lecture que l'élève doit puiser les germes de la vertu et de l'amour de l'art; le médecin philosophe et le praticien aussi y trouvent un grand nombre de vérités importantes, que les siècles n'ont pas vieillies : il me paraît donc utile d'examiner ces vérités et les conséquences pratiques qui en découlent (*f*).

Je considérerai la *Doctrine hippocratique* sous le rapport : 1°. du *Génie de l'Art;* 2°. du *Talent d'Observation;* 3°. de l'*Esprit de Méthode et d'Analyse;* 4°. du *Tact médical;* 5°. des *Préceptes de Morale.* Pour traiter dignement un pareil sujet, je sens combien il faudrait d'habileté et de savoir; aussi ai-je la plus grande défiance dans mes forces, et c'est dans l'espoir qu'un autre, plus capable, entreprendra le tableau, que je me borne à en donner ici une esquisse imparfaite.

CITATIONS SOMMAIRES.

(*a*) *Hippocrate* sera toujours le père de la Médecine. Avec des principes lumineux et la grandeur naturelle de son génie, il devint le premier vrai médecin, réunissant à la sagacité la plus étonnante une érudition solide, une certaine éloquence et la prudence la plus grande. En effet, *Hippocrate* ou ne voyait rien, ou voyait les choses comme elles étaient réellement. — Tout ce qu'il y a de bon dans *Platon*, *Aristote*, *Galien*, les Arabes, vient de ses écrits. *Cicéron* même paraît l'avoir lu attentivement. — *Galien* n'a de soi, dans ses ouvrages, que le raison-

nement, dont *Hippocrate* était très-sobre; pour le reste, il a suivi ce dernier, et s'est surtout attaché au sens littéral de cette maxime : Δεγὲ πράττικως, καὶ πραττὲ λόγικως. — *Hippocrate* ne doutait pas que les âges postérieurs n'amèneraient la découverte des moyens qui lui étaient inconnus pour aider la nature; mais, en attendant, il a voulu nous la faire voir telle qu'elle est : et il l'a si bien vue, qu'on la reconnaît toujours aux traits avec lesquels il la présente. Enfin, n'eût-il jamais guéri de malades, il n'en mériterait pas moins l'estime et la reconnaissance de la postérité pour nous avoir abrégé la voie de l'observation, et nous avoir appris à prévoir ce qui peut arriver dans les maladies. Les Anciens les plus célèbres, même parmi ses envieux, se sont plu à lui rendre la justice qu'il méritait à cet égard (1). — (*b*) *Baillou* est un de ceux, parmi les Anciens, qui ont le mieux suivi *Hippocrate*. — (*c*) J'aimerais mieux, dit *Rhazès*, qu'un médecin n'eût pas vu de malades, que d'ignorer ce qu'ont dit et écrit les Anciens. Mais, dès qu'il a lu et comparé leurs observations et leurs préceptes, il est en état, avec peu de pratique, de traiter ses malades mieux que le médecin le plus occupé qui ne lit point. — (*d*) J'entends quelquefois de prétendus beaux esprits dire, avec un ton railleur, que la Médecine est encore aujourd'hui ce qu'elle était du temps d'*Hippocrate*, et que les médecins les mieux instruits ne savent que ce qu'il savait. *Hippocrate* a, sans contredit, été le premier bon observateur de la nature, et ses ouvrages sont même regardés par *d'Alembert* comme le plus beau monument de la connaissance que les Anciens avaient de la nature. Si donc ce grand homme a vu la nature comme on devait la voir, nous ne pouvons la voir aujourd'hui que comme lui; autrement il faudrait que la nature ne fût plus la même. Il est ainsi bien des circonstances où nous ne sommes pas plus habiles que lui, parce que cela n'est pas possible. Qu'il serait à souhaiter que ces sots railleurs fissent avec raison à tous les médecins le reproche de n'en pas savoir plus qu'*Hippocrate* (2) ! — (*e*) *Hippocrate* paraît avoir eu des notions sur tous les organes qui composent le corps humain, bien que des auteurs modernes lui aient contesté ses connaissances anatomiques. *Gunz*, dans le livre intitulé : *In Hippocratis librum de dissectione* (1738, in-4°.), démontre, de la manière la plus claire et la plus savante, que plusieurs découvertes qui passent aujourd'hui pour nouvelles, remontent à *Hippocrate* : « On ne peut disconvenir, dit-il, que le Père de la Médecine n'ait « parlé des différentes parties du corps humain précédemment aux anatomistes « modernes; mais ceux-ci en ont exposé la structure avec plus de précision, et

---

(1) *Op. cit.*, t. 1 et 2.

(2) *Ibid.*, t. 1, p. 156.

« c'est cette précision qui a fait donner le nom de découvertes à ce qu'ils en ont « dit ; elle en a, en effet, l'air et le mérite. » *Galien* et *Grimm* professent le même sentiment. *Voyez* l'ouvrage de ce dernier, intitulé : *Analytica ad antiquitates medicas, quibus anatome Ægyptiorum et Hippocratis necnon mortis genus quo Cleopatra regina periit, explicantur*, 1774, in-4°. On serait même porté à croire, en lisant le Traité de la nature des os et celui des Luxations, qu'*Hippocrate* aurait disséqué. On sait qu'il a fait de nombreuses expériences sur les animaux vivans, notamment sur le verrat. Il a connu évidemment la circulation, et très-bien décrit le cœur (Traité des veines) : il comparait celle-là à un cercle, κύκλος. C'est donc à tort que sa découverte a été attribuée à *Clopton Harvey*. On a prétendu, tout récemment, que le cerveau lui était inconnu : cependant il en faisait le siége de l'âme et des sensations ; il y rapportait l'épilepsie, la manie, etc. Il a même parlé de la moelle épinière (Traité de la maladie sacrée). Mais, si nous remontons à des temps antérieurs, nous voyons que déjà toute notion d'anatomie n'était point étrangère à *Homère*, qui vivait plus de trois cents ans avant notre célèbre patron. Comment peut-il donc se faire, dans l'opinion de nos antagonistes, qu'*Hippocrate* ait été moins instruit que ses prédécesseurs ? — (*f*) Suivant un préjugé généralement répandu, on s'imagine que le médecin qui voit le plus de malades, qui exerce dans les grandes villes, ou qui est à la tête des premiers hôpitaux a la plus grande expérience. Mais, au contraire, parmi plusieurs médecins également éclairés, ceux qui verront le plus de malades à la fois seront les moins sûrs ; car un médecin trop occupé voit trop et ne pense pas assez..... *Hippocrate* lui-même n'a exercé son art que dans de petites villes, dont chacune n'était même pas assez grande pour entretenir un médecin. La plupart de ses observations ont été faites en Thessalie, en Thrace..... *Galien* dit qu'un seul quartier de Rome contenait plus d'habitans que la plus grande ville où *Hippocrate* ait exercé. Ce n'est donc pas le grand nombre de malades, mais la capacité de tirer de chaque cas particulier tout le parti possible, qui fait l'habileté du médecin (1).

---

(1) *Op. cit.*, p. 151, 152.

DU GÉNIE DE L'ART.

Primus Hippocrates *medendi præcepta clarissimè condidit.*
PLINE, lib. 26, cap. 2.

SOULAGER l'homme malade, calmer ses douleurs, ou lui prodiguer des consolations quand ses maux sont incurables, telle est, brièvement, la profession du médecin. Cette tâche, bien remplie, est en même temps la plus noble et la plus difficile; car elle suppose dans celui qui s'y dévoue la réunion de la vertu et des talens. Que d'études, que de qualités sont nécessaires pour bien connaître et traiter convenablement une maladie! Il ne suffit point d'avoir beaucoup lu, d'avoir chargé sa mémoire de faits épars dans un millier d'auteurs plus ou moins distingués; il faut être apte à voir et à juger par ses sens; il faut savoir interroger la nature, la suivre dans toutes ses phases et sous ses aspects les plus variés. Ce n'est vraiment qu'à son début dans la pratique que l'éducation du médecin commence; alors toutes ses fonctions consistent dans l'application exacte de ses sens à la reconnaissance ou à l'élucidation d'un fait, pour en déduire ensuite les conséquences les plus naturelles. S'il joint à un jugement éclairé, à des sens perfectionnés par l'habitude, le talent de saisir l'occasion pour agir (*a*), c'est à dire de tirer parti de ses ressources en temps utile et sans hésitation (*occasio præceps*), le médecin possédera plus que son art tout entier, il en aura le génie (*b*). Nous trouvons dans la Doctrine d'*Hippocrate* tous les élémens qui constituent le praticien consommé (*c*). Bien que, parmi ceux qui se proclament ses émules, tous ne soient pas destinés à exercer leur art avec une égale supériorité, c'est un devoir pour chacun de puiser dans les leçons de cet homme célèbre les principes qui doivent le plus contribuer à lui faire suivre la carrière médicale avec distinction. Qui pourrait refuser à *Hippocrate* le génie de l'art dans lequel il s'est illustré? Pendant ces siècles

de ténèbres et d'ignorance, lorsque le plus aveugle empirisme dirigeait les soins que réclame l'homme souffrant, *Hippocrate*, aidé par les seules forces de son esprit, et prenant pour guides l'expérience, l'observation et le raisonnement, jeta les premiers fondemens de la Médecine, dont il fut à la fois le héros et le père (*d*). En effet, avant la naissance du dix-huitième descendant des *Asclépiades* (la 1[re]. année de la LXXX[e]. olympiade, environ 432 ans avant J.-C., à Cos, l'une des îles de l'Archipel), la Médecine ne méritait pas le nom d'art; elle n'avait point encore été élevée à la dignité des sciences. Amas incohérent de formules et de recettes bizarres, souvent même nuisibles, lorsque déjà la littérature et les autres sciences florissaient en Grèce, leur antique patrie, ce bel art qui apprend à sauver les hommes, la plus belle conquête du génie, n'était encore qu'à son berceau, confondu et enseigné par quelques sages avec la philosophie, hors du domaine de laquelle on n'avait pu jusqu'alors le ranger (1). *Hippocrate* le premier sépara la Médecine de la philosophie (*e*); son système reçut le nom de *dogmatisme*, pour le distinguer de cette médecine aveugle et routinière qui, de son temps, était appelée *empirisme*. Il reconnut dans le corps de l'homme un principe universel, souverain, que les physiologistes modernes ont admis sous le nom de *principe vital*, *force vitale*, et qu'*Hippocrate* appelait NATURE, ΦΥ'ΣΙΣ. Son pouvoir est immense : c'est ce principe conservateur qui, dans l'état de santé, veille au maintien de l'harmonie entre toutes les fonctions, et qui, lorsque l'équilibre est rompu, lutte sans cesse contre les progrès du mal, et tend à opérer les crises salutaires. Toutes les réactions favorables qui ont lieu dans l'économie s'éta-

---

(1) Consultez *Galeni opera*, *Basileæ*, 1538, 5 vol. in-fol. — *Sorani vita Hippocratis*, *in operibus ejusdem*. — *Platonis op. om.*, *gr. et lat.*, *edit. Serrani*, 1578, 3 vol. in-fol. — *Diodori siculi Bibliotheca historica*, *gr. et lat.*, *Hanovriæ*, 1604, in-fol. — *Homeri op.*, *gr. et lat.*, *edit. Barnesii*, *Cantabrig.*, 1711, 2 vol. in-4. — *Plinii Hist. nat.*, *Parisiis*, 1723, 3 vol. in-fol. — *Strabonis Georgr.*, *gr. et lat.*, *edit. Casaubon*, *Parisiis*, 1620, 1 vol. in-fol. — *Clementis Alexandrini op.*, *gr. et lat.*, *Oxoniæ*, 1715, 5 vol. in-fol. — *Daniel Le Clerc*, Hist. Méd., *La Haye*, 1729, 1 vol. in-4. — *Aristotelis op. om.*, *gr. et lat.*, *Parisiis*, 1629, 2 vol. in-fol. — *Tourtelle*, Hist. Méd., *Strasbourg*, 1804, 2 vol. in-8°.

blissent en vertu de ce principe, dont les efforts suffisent souvent pour la guérison de la maladie. Il faut donc que le médecin prenne en considération la puissance médicatrice de la nature, et se garde d'entraver son action par des prescriptions intempestives. Le principe d'*Hippocrate*, qu'il nomme aussi Ἐνορμῶντα, et ses idées sur la nature, ont servi de base à la théorie de beaucoup d'auteurs, entre autres à l'*Animisme* de *Stalh*, à l'*Archéïsme* de *Van-Helmont*, et à l'*Incitabilité* de *Brown*. De cette première découverte, le Père de la Médecine déduisit un grand nombre de conséquences qui font encore loi parmi nous. « La nature du corps, dit-il, est le fondement dont tout raisonnement doit s'appuyer en médecine (1). » N'est-ce pas, en effet, de la connaissance intime de l'organisation et des changemens que le corps de l'homme peut éprouver en santé comme en maladie, que sont découlés les préceptes les plus efficaces de l'art de guérir? Cette maxime par laquelle *Hippocrate* signale l'étroite sympathie qui existe entre tous les organes n'est pas moins exacte : « Tout concourt, tout consent et tout conspire ensemble dans le corps (2). » Depuis longtemps cette sentence physiologique a été sanctionnée, et la thérapeutique a fait une application fructueuse de la vérité qu'elle consacre. Enfin, on retrouve dans les travaux de ce grand maître la source de presque toutes les connaissances que nous possédons aujourd'hui : c'est ainsi que, sous le nom de *pabulum vitæ*, élément vital qu'il entrevit dans l'air, il semble, comme l'observe *Julia-Fontenelle*, qu'il ait indiqué le premier dans l'atmosphère la présence du gaz oxygène, dont la démonstration manifeste était réservée à l'immortel *Lavoisier*. S'il n'a pas poussé plus loin la science, ce n'est pas le génie qui lui manqua, mais bien le temps et l'occasion de tout observer (*f*). Ses écrits renferment les germes et les voies de cette perfection à laquelle l'art médical est parvenu de nos jours, après avoir triomphé de toutes les erreurs qui se sont succédées depuis son origine, et qui

(1) *Lib. de Locis in homine.*

(2) *Lib. de Diætâ.*

tendaient à en arrêter les progrès. Mais ce n'était point assez d'avoir institué le plus utile des arts, il fallait encore prouver la réalité de son existence, convaincre les incrédules qui doutaient de sa puissance, faire taire les sophistes et les détracteurs passionnés qui soutenaient que la Médecine n'était qu'une science conjecturale et trompeuse. C'est ce qu'*Hippocrate* a fait dans les réfutations victorieuses qu'on trouve en plusieurs endroits de ses écrits (*g*). Le livre intitulé *de l'Art médical* est, sous ce rapport, un chef-d'œuvre de dialectique (*h*). Nous ne nous étendrons pas davantage sur cette proposition. La Doctrine d'*Hippocrate*, comme œuvre du génie, doit être transmise à la postérité la plus reculée. C'est moins en considérant ce qu'il a fait qu'en se représentant ce qu'il avait à faire qu'on peut juger de l'étendue des facultés de ce médecin fameux (*i*); car, ainsi que le remarque très-bien un de ses admirateurs : « L'incertitude de tous les « principes (dans ces temps reculés) et l'absence d'une théorie seu- « lement raisonnable, faisaient que ce qui existait alors était plus « capable d'égarer un esprit ordinaire que d'éclairer un génie supé- « rieur. C'est donc plutôt dans la profondeur du sien qu'*Hippocrate* « puisa ses découvertes, que dans les matériaux que lui avaient « amassés ses ancêtres et toute l'antiquité (1). »

CITATIONS SOMMAIRES.

(*a*) . . . . . L'occasion veut être saisie aussi promptement qu'elle se présente, ou on la laisse échapper. C'est pourquoi le duc *de Guise* disait : « Je ne me dé- « cide de ma vie à faire ce à quoi je ne me résous pas dans un seul instant (2). » — On demande qu'un médecin sache appliquer un remède convenable dans le moment convenable ; voilà pourquoi *Galien* appelle le médecin *l'inventeur de l'occasion*. Un homme de génie saura trouver cette occasion avec très-peu de science, et même sans aucune expérience. — La lecture, le travail, l'exercice, ne donneront pas ce génie, qui ne dépend que de l'avantage d'une heureuse organisa-

---

(1) *Des Alleurs* fils, du Génie d'*Hippocrate*; Paris, 1824, in-8°.

(2) *Op. cit.*, t. 2, p. 104.

tion (1). — *Dubos* dit à cet égard que : « l'exercice peut bien perfectionner le gé-
« nie, mais non pas l'étendre. L'art ne lui donne que les moyens de cacher ses « limites, et non ceux de les porter au-delà. » — (*b*) Le génie a, d'un commun accord, la première place entre toutes les qualités de l'esprit. On y trouve quelque chose qui s'élève au-dessus de ce que pense et fait le commun des hommes..... J'entends par génie un haut degré d'esprit, accompagné d'un haut degré de finesse et de pénétration, ou un haut degré de perfection dans toutes les facultés intellectuelles (2). — Ce n'est pas assez de considérer exactement les objets et les faits individuels, il faut encore avoir l'art d'en déduire des notions générales et conformes à la nature des choses : c'est par le génie qu'on parvient à cet art. — *Celse* pensait qu'il devait y avoir dans un médecin certaine qualité qui ne peut se nommer, ni même se bien comprendre. Ce *je ne sais quoi* de *Celse* est ce qui fait la différence de deux médecins qui auront eu la même éducation, auront fait les mêmes études, auront vu les mêmes cas, les mêmes circonstances, et dont l'un cependant l'emportera infiniment sur l'autre. C'est ce *je ne sais quoi* qui faisait la différence que *Martianus* apercevait entre lui-même et *Galien*, et ce pourquoi il lui dit à Rome, en le rencontrant : « J'ai lu le prognostic d'*Hippocrate* comme « toi, pourquoi donc ne puis-je pas prognostiquer comme toi ? » Cette force que *Paracelse* cherchait dans les astres, et *Lentilius* dans les onguens, est ce génie qu'ils n'avaient pas. — *Hippocrate* ne dut qu'à son grand génie la généralité de ses maximes (3). — Il faut pour la Médecine l'esprit le plus délié et le plus pénétrant, parce que souvent elle est obligée de s'en tenir à de simples probabilités, dont il n'est pas possible de saisir le plus haut degré sans une extrême pénétration (4); et parce que le médecin ayant presque toujours à faire l'application de principes qui ne sont pas déterminés par l'évidence, il doit être, malgré lui-même, inventeur dans la pratique de son art. *Sydenham* avait donc raison de dire que : « L'art de la Médecine surpasse une capacité ordinaire, et qu'il faut plus de « génie pour en saisir l'ensemble, que pour tout ce que la philosophie peut en- « seigner ; car les opérations de la nature, sur l'observation desquelles seules la

---

(1) *Ibid.*, p. 110.

(2) *Ibid.*, liv. 5, p. 97.

(3) *Ibid.*, t. 1, p. 70.

(4) Un art est fondé la plupart du temps sur des probabilités, lorsqu'il n'y a pas de règles incontestables, et lorsqu'on ne peut pas suivre un plan déterminé dans tous les cas ; lorsque l'esprit doit agir sans être suffisamment instruit, comme s'il l'était ; lorsqu'il ne peut se régler seul dans des circonstances fort variables, et qu'il approche de la vérité plutôt qu'il ne la saisit. La politique, l'art militaire et la Médecine sont de ce genre. (*Ibid.*, t. 2, p. 103.)

« vraie pratique est fondée, exigent, pour être discernées avec la justesse re-« quise, plus de pénétration qu'aucun autre art, fondé sur l'hypothèse la plus « probable. » — Un homme de génie, plein de force et d'activité, jette les yeux sur tout ce qui l'environne, et l'embrasse avec une heureuse hardiesse sous un même point de vue : il déduit du tout des vérités incontestables, parce qu'il saisit l'enchaînement de cette totalité. Ainsi, l'homme de génie, cet homme dont l'esprit, grand et libre, est présent partout avec la raison qui le guide, aperçoit et comprend, dans un temps donné, une infinité de choses que les autres n'entrevoient même pas ; il lie ses idées de la manière la plus prompte et la plus juste, et découvre, par cette liaison, nombre de vérités importantes et lumineuses qui semblaient se dérober. . . . . Celui qui a beaucoup d'intelligence, mais qui n'a point de génie, peut faire cette liaison avec lenteur ; au lieu que le génie procède rapidement. Toutefois, plus ces liaisons sont faciles et promptes avec du génie, plus il faut y apporter de précautions : voilà pourquoi *Bacon* disait que le génie n'a pas besoin d'ailes, mais de plomb (1). — (*c*) *Galien* a dit qu'*Hippocrate* a donné les semences de tous les préceptes de l'art de guérir, mais que ces germes doivent être répandus et cultivés par de bons esprits. — (*d*) *Hippocrate* a été le premier et le plus grand des médecins. . . . . le fondateur de la vraie science de la Médecine, dont il a fait connaître et établi solidement un très-grand nombre de dogmes fondamentaux ; tandis qu'avant lui on n'avait sur les moyens de guérir les maladies, que des notions populaires extrêmement bornées. . . . . . Ce n'est qu'en adoptant sa manière générale de voir, qu'on peut ajouter aux progrès de la science. . . . . Il a porté au plus haut point cette sagacité qui peut lier des faits dont l'ensemble est d'une immense étendue, par des rapprochemens à la fois simples et vastes, les seuls qui puissent former des principes de l'art. . . . . La collection seule de tous les faits qui sont les bases d'un genre particulier de connaissances, ne peut présenter qu'une matière brute et informe, dont le génie doit faire sortir la science. C'est dans ce sens qu'on peut dire, avec *Théophile*, qu'*Hippocrate* a été le *Prométhée* de la Médecine. . . . . Mais, ce qui l'a surtout placé au premier rang des hommes de génie, c'est d'avoir créé la médecine-pratique. . . . . L'auteur de cette science si utile a pu quelquefois être regardé comme une sorte de divinité. En effet, *Galien* nous assure que *Platon* avait une plus grande admiration pour *Hippocrate*, que pour aucun des hommes illustres qui l'avaient précédé (2). — (*e*) Le passage suivant du livre de l'*Ancienne Médecine*, nous apprend

---

(1) *Ibid.*, t. 2, p. 99, 100.

(2) *Barthez*, Discours sur le Génie d'*Hippocrate*, *Montpellier*, 1816, in-8.

la marche qu'*Hippocrate* a suivie, et qui est la seule vraie pour éviter de tomber dans l'erreur ou d'y entraîner les autres : « La Médecine, dit-il, n'est point une « supposition ; son origine est très-ancienne. Les bases en sont solidement fixées, « la route en est tracée, l'observation et l'expérience l'agrandissent chaque jour; « elles ont déjà trouvé beaucoup de choses fort importantes, et elles en feront « trouver beaucoup d'autres par la suite. Mais si, séduit par l'amour du mer- « veilleux ou le désir de rencontrer du nouveau, on veut suivre une autre route, « et si l'on prétend ainsi faire des découvertes utiles, l'on se trompe et l'on trompe « les autres (1). » — (*f*) Il est douteux qu'il ait jamais existé un autre homme dont la tête fût aussi bien organlsée que celle d'*Hippocrate* pour donner des bases solides à la Médecine. Mais il paraît certain que tous les autres médecins célèbres ressemblent si peu à *Hippocrate*, qu'aucun d'eux ne peut être nommé son second dans la même carrière..... *Homère* a eu un second dans *Virgile;* mais *Hippocrate* n'a pas eu de second ; car *Galien* n'a été que son commentateur par rapport aux dogmes essentiels de la science médicale.... (2).—(*g*) Si l'on en croit *Celse*, *Hippocrate* méritait autant d'estime par son éloquence que par son habileté dans son art, quoiqu'il n'ait écrit en maître que pour des maîtres, avec une extrême brièveté, mais avec une netteté qui ne présente rien d'obscur à des hommes intelligens. — (*h*) La Médecine, pour prouver ses ressources, n'a pas besoin qu'on fasse son apologie par de beaux discours; elle ne craint pas qu'on lui reproche de ne point entreprendre la guérison des vices qui ne peuvent être corrigés par l'art; ou si elle l'entreprend sans succès, on ne doit point lui en attribuer la faute (3). . . . . . Celui qui médit des arts en invoquant les suffrages du vulgaire pour blâmer les découvertes des savans, sans ajouter aux progrès déjà faits, me semble moins donner des preuves de savoir que de jactance, de mauvais naturel et de mépris pour les arts. Cette occupation peut plaire seulement aux hommes sans talent, dévorés d'ambition, dont la méchanceté naturelle les porte toujours à calomnier ce qui est bien, sans avoir même le mérite de tourner en ridicule ce qui est mal (4). . . . . Quant à ces auteurs qui essaient de rabaisser l'art de la Médecine jusqu'à lui attribuer la perte de tant de malades morts misérablement, je les

---

(1) Ἰητρικῇ δὲ πάλαι πάντα ὑπάρχει, καὶ ἀρχὴ ὁδὸς εὑρεμένη, καθ' ἣν καὶ τὰ εὑρημενα πολλά τε καὶ καλῶς ἔχοντα εὕρηται, ἐν πολλῷ χρόνῳ καὶ τὰ λοιπά εὑρεθησεται, ἤν τις ἱκανός τε ὤν, καὶ τὰ εὑρημένα εἰδὼς, ἐκ τούτων ὁρμώμενος ζητὲη..... (Περὶ Ἀρχαιὴς Ἰητρικὴς.)

(2) *Barthez, ibid.*

(3) Ὅτι μὲν οὖν καὶ, λόγους ἐν ἑωυτῇ εὐπόρους εἰς τὰς ἐπικουρίας ἔχει ἡ ἰητρικὴ.....

(4) Τὸ δὲ λόγων οὐ καλῶν τέχνη τὰ τοῖς ἄλλοις εὑρημένα αἰσχύνειν προθυμέεσθαι....

plains de raisonner ainsi ; surtout lorsqu'ils se targuent d'accuser la science des médecins plutôt que l'intempérance des malades ; comme si c'était l'unique partage de l'art de toujours mal ordonner, et qu'il n'arrivât jamais aux malades de faire des fautes en n'écoutant que leur propre volonté ! Mais il y a plutôt sujet de croire à l'impossibilité éprouvée par les malades de se soumettre au traitement, que de présumer toujours les erreurs des médecins (1). . . . . Enfin on lit dans le Traité de l'*Ancienne Médecine :* Quelle découverte nous paraît plus digne du beau nom de Médecine, que celle qui a appris aux hommes à se nourrir, à se guérir et à vivre en santé ; tandis que le régime contraire produit des douleurs et des maladies. Si quelqu'un dit alors que l'art n'existe pas, il n'y a plus rien d'absurde (2). . . . . — (*i*) Le mérite de l'application et d'un travail opiniâtre ne peut entrer en comparaison avec d'heureux talens naturels. Tout ce qui ne demande que de la mémoire et de l'assiduité, par exemple, l'histoire des substances matérielles et celles de leurs effets, les particularités accessoires et peu intéressantes des arts ; tout cela, dis-je, n'est point regardé comme du ressort du génie, parce que cela peut s'apprendre avec de l'assiduité. On parvient bientôt, avec du travail, aux premiers principes des mathématiques, et même à la médiocrité dans cette science. Au contraire, la patience et le travail font très-peu de chose, mais le génie presque tout, dans un art qui n'est fondé, la plupart du temps, que sur des probabilités, et dans lequel la réussite d'une opération dépend de l'habileté nécessaire à saisir promptement le plus haut degré de ces probabilités (3).

---

(1) Τοὺς δ' ἐν τῇσι τῶν ἀποθνησκόντων συμφορῇσι τὴν τέχνην ἀφανίζοντας θαυμάζω..... (Περὶ Τέχνης.)

(2) Τῷ δ' εὑρήματι τὶ ἂν οὖν ὄνομα δικαιότερον ἄν τις προσῆκον μᾶλλον θοῖτο, ἢ ἰητρικὴν.....
(Περὶ Ἀρχαίης Ἰητρικῆς.)

(3) *Zimmermann, op. cit.*, t. 2, p. 103.

DU TALENT D'OBSERVATION.

..... Rectam in melius
Vertite mentem.....
SÉNÈQUE.

Ego liberam medicinam profiteor : nec ab antiquis sum, nec à novis ; utrosque ubi veritatem colunt sequor.
KLEIN, *Interpres clinicus.*

DANS une science qui se compose toute de faits, l'une des conditions essentielles pour y réussir est, sans doute, le talent de bien observer : on entend par là l'habileté à voir chaque objet tel qu'il est, à saisir exactement ses rapports et jusqu'à ses moindres détails. C'est par l'habitude contractée de bonne heure et une direction favorable de l'esprit, qu'on acquiert ce talent. Bien différent du génie, qui n'est qu'un don rare et brillant de la nature, il s'accroît et se fortifie à l'aide d'une saine éducation. Si la première qualité nous séduit davantage dans l'homme qui la possède, parce qu'elle s'allie ou supplée presque toujours aux autres, cette dernière, qui en est tout à fait indépendante, nous semble volontiers plus solide et plus sûre; car elle procède plus lentement que le génie, et tient davantage de la réflexion ; tandis que celui-ci a toute la fougue et la promptitude de l'imagination la plus vive. Nous ajouterons que l'aptitude à l'observation est indispensable au médecin, et qu'elle forme pour ainsi dire le pivot de son art : sans elle, en effet, que devient la séméïotique, et même la pathologie tout entière? Il ne suffit pas, dans l'examen d'une maladie, de savoir reconnaître et apprécier les symptômes qui se présentent; il faut, bien souvent, suppléer à l'absence de tous signes certains, établir son diagnostic sur des phénomènes peu sensibles et qui n'ont de valeur que pour celui à qui ils

n'ont pas échappé (*a*) : la moindre circonstance peut devenir une source de lumières pour l'observateur attentif (*b*). *Hippocrate* a possédé au plus haut point le talent d'observation, ainsi qu'en font foi ses divers écrits, et notamment les livres des Épidémies, du Régime et des Maladies (*c*). Mais cette précieuse faculté, quelque parfaite qu'on la suppose, ne saurait être efficace et procurer les avantages qu'on en espère, si elle n'est guidée par le savoir et mûrie par l'exercice ; il faut que l'observateur soit convenablement éclairé et versé dans son art. Pourquoi tant de faits qui se passent journellement sous nos yeux, et qui frappent même l'esprit le plus vulgaire, sont-ils sans résultat pour le plus grand nombre? N'est-ce pas parce que les observateurs manquent de l'instruction nécessaire pour en bien saisir les rapports et en faire une application utile? N'est-ce pas aussi pour le même motif que le peuple, qui raisonne avec tant d'assurance sur les maladies, s'entend si mal en médecine? Ainsi, sous le titre de *talent d'observation* se trouvent comprises implicitement ces deux autres qualités : *expérience* et *instruction*. Par exemple, si je veux faire usage ou constater les effets d'un médicament, il importe que je connaisse d'abord son mode d'administration, les préparations qu'on peut lui faire subir, les substances qui, alliées avec lui, augmentent ou ralentissent son activité, les indications qui le réclament, les doses auxquelles il peut être donné, etc., etc. Ces diverses connaissances supposent l'étude de la chimie, de la pharmacie, de l'histoire naturelle médicale et de la thérapeutique. L'expérience et l'observation viennent ensuite m'éclairer sur l'action salutaire ou nuisible du remède employé ; et c'est à ma sagacité de déterminer, d'après cela, les cas où il convient d'y avoir recours. Pour asseoir sûrement son diagnostic, les connaissances préliminaires et de longues études cliniques sont également indispensables. *Hippocrate*, sous ce rapport, est le meilleur modèle que l'on puisse étudier : aucun n'a poussé plus avant l'art difficile de juger des signes, et de prononcer sur l'issue des maladies d'après leur inspection (*d*). C'est surtout dans cette partie épineuse de l'art médical que le philosophe de

Cos s'est rendu célèbre. Chaque jour le praticien consciencieux vérifie et reconnaît la justesse de ces sentences, qui sont comme un monument de gloire élevé à la science, et destiné à perpétuer à jamais le nom de leur auteur. Combien les théories des novateurs, placées en regard de ces sublimes conceptions, paraissent mesquines et misérables ! Le livre des Prognostics et celui des Aphorismes doivent être gravés dans la mémoire de tous les jeunes médecins (*e*). Les préceptes suivans (*f*), que j'extrais textuellement des Œuvres d'*Hippocrate*, et qui sont relatifs à l'hygiène, à la séméïologie et à la médecine curative, rendront cette proposition encore plus évidente (1).

§ Ier. *Hygiène.*

I. De toutes les constitutions de l'année, en général celles qui sont sèches sont plus salubres et moins mortelles que les pluvieuses. (*Aph.* 15, *sect.* III.)

II. Quant aux saisons elles-mêmes, les enfans et les jeunes gens passent très-bien le printemps et la première partie de l'été; ils jouissent d'une santé parfaite dans ces deux saisons; de même les vieillards pendant l'été et une partie de l'automne; mais les hommes de l'âge intermédiaire se trouvent mieux durant le reste de cette saison et l'hiver. (*Aph.* 18, *ibid.*)

III. Pour que la constitution du corps puisse être regardée comme avantageuse, il faut être agile et bien proportionné, point trop charnu ni trop maigre, avec la peau blanche ou brune, ou vermeille. Ces trois couleurs sont bonnes quand elles ne sont pas mélangées de vert : celle qui est pâle ou livide est la plus mauvaise. Enfin, toute constitution qui diffère de celle que je viens d'indiquer,

(1) Je me borne ici à un petit nombre d'exemples, dont j'abandonne l'appréciation à mes lecteurs.

doit être considérée comme moins avantageuse. (*Prorrhétiques*, *liv.* II.) (1).

IV. Il survient des maladies de tous genres dans toutes les saisons; mais il en est qui sont plus fréquentes, d'autres qui acquièrent de nouvelles forces de préférence dans certaines saisons. (*Aph.* 19, *sect.* III.)

V. En automne, les maladies sont très-aiguës et tout-à-fait pernicieuses; le printemps, au contraire, est très-salubre et très-peu mortel. (*Aph.* 9, *ibid.*)

VI. Si l'on prend un ou plusieurs repas par jour, et si l'on mange beaucoup, ou en petite quantité, ou par portion, il faut accorder quelque chose à l'habitude, à l'âge, à la saison et au pays. (*Aph.* 17, *ibid.*)

VII. Dans l'été et l'automne, on digère difficilement; au contraire, on digère très-bien en hiver et au printemps. (*Aph.* 18, *ibid.*)

VIII. Dans les saisons régulières qui se succèdent en temps convenable, les maladies sont régulières et jugées facilement; au contraire, les irrégularités des saisons produisent des maladies irrégulières et dont la crise ou le jugement est difficile. (*Aph.* 8, *ibid.*)

IX. Ce sont les changemens des saisons qui occasionent principalement les maladies, et dans ces mêmes saisons les grands changemens, comme du froid et du chaud; et ainsi des autres. (*Aph.* 1, *ibid.*)

X. Le vin pur apaise le sentiment de la faim. (*Aph.* 21, *sect.* II.)

---

(2) *Hippocrate* a parfaitement décrit les tempéramens qui lui étaient connus, et les principales modifications que les climats leur impriment.

XI. Il est dangereux de vider ou de remplir, d'échauffer ou de rafraîchir beaucoup et subitement, enfin d'émouvoir le corps de quelque manière que ce soit; car tout excès est ennemi de la nature. (*Aph.* 51, *ibid.*)

XII. Les choses auxquelles on est habitué depuis long-temps, quoique mauvaises, causent moins de trouble pour l'ordinaire que celles dont on n'a pas l'habitude. C'est pourquoi il faut changer de temps en temps, même à l'égard des choses inaccoutumées. (*Aph.* 50, *ibid.*)...... En effet, il est facile de concevoir qu'un régime, bien que mal ordonné, relativement aux alimens et aux boissons, sera néanmoins toujours plus salutaire, lorsqu'on y est habitué, que si tout-à-coup on avait recours à un autre beaucoup meilleur (1).

XIII. Par rapport aux différens âges, les enfans sont sujets à des tumeurs qui suppurent et aux scrophules...... Ces affections sont moins communes dans l'adolescence et la jeunesse, très-rares chez l'adulte...... (*Prorrhétiques, liv.* II.)

§ II. *Séméïologie.*

XIV. Les frissons continuels sont funestes dans les maladies aiguës. (*Prognostics de Cos.*)

XV. Dans les fièvres, la perte de la parole est un très-mauvais signe. (*Ibid.*)

XVI. Les lassitudes pénibles, le hoquet et l'assoupissement, sont de très-mauvais signes. (*Ibid.*)

XVII. L'état de la face est d'autant plus mauvais chez les malades,

---

(1) Ἀλλὰ μὴν εὐκαταμάθητόν γε ἐστίν, ὅτι φαύλη δίαιτη βρώσιος καὶ πόσιος.... (Περὶ Διαιτης ὀξεών.)

qu'il s'éloigne davantage de celui de santé. Lorsque vous observerez le nez aigu, les yeux enfoncés, les tempes affaissées, les oreilles froides, contractées, et leurs lobes repliés, la peau du front dure, tendue et desséchée, de couleur d'un vert pâle ou noire, livide ou plombée, le prognostic sera des plus graves, à moins cependant que le malade n'ait éprouvé un flux de ventre, une abstinence prolongée ou des insomnies; car alors ces altérations disparaissent dans les vingt-quatre heures. (*Prognostic* 6, *sect.* I.) (1).

XVIII. Un soulagement avec de mauvais signes, ou l'absence de celui-là avec de bons signes, est également pernicieux. (*Prognostics de Cos.*)

XIX. La réponse brusque d'un malade qui a un caractère doux est de fâcheux augure. Les hypochondres paraissent alors rentrés en-dedans. (*Ibid.*)

XX. Il en est de même des soubresauts aux poignets. (*Ibid.*)

XXI. Dans les maladies mortelles déjà très-avancées, les petits tremblemens, un vomissement érugineux, le murmure des boissons qui tombent par leur propre poids dans la gorge, dont la sécheresse produit un son rauque; la déglutition difficile, accompagnée de toux en respirant, et un refroidissement général, annoncent une fin très-prochaine. (*Ibid.*)

XXII. Quand un malade, déjà très-affaibli, a perdu la vue et l'ouïe, ou qu'il est affecté d'une distorsion convulsive de l'œil, de la lèvre ou du nez, sa mort est prochaine. (*Ibid.*)

XXIII. Il n'est pas bon non plus que les yeux fuient la lumière,

---

(1) C'est cet état du *faciès* qu'on a désigné sous le nom de *face hippocratique*, parce qu'il est impossible d'en donner une description plus vraie que ne l'a fait *Hippocrate*.

larmoient involontairement, soient chassieux, renversés, très-agités, creux, proéminens, fixes et brillans, à demi-fermés dans le sommeil, qu'il y ait strabisme, ou que l'un paraisse plus petit que l'autre. (*Ibid.*)

XXIV. La position la meilleure lorsqu'on est alité, doit être telle que chez les personnes en santé. Le coucher en supination ou sur le dos, les jambes étendues, n'est pas d'un augure favorable; si le malade glisse et tombe au pied du lit, il y a encore plus de danger. C'est un signe mortel de dormir constamment la bouche ouverte et sur le dos, les jambes retirées et fortement écartées; le coucher sur le ventre, à moins qu'on en ait l'habitude, est un indice de léger délire ou de quelque douleur abdominale. Il est également fâcheux que le malade se lève ou veuille se tenir sur son séant. On doit dormir de nuit et veiller de jour; le contraire est mauvais. Le sommeil depuis le matin jusqu'à la troisième partie du jour, est moins favorable; moins encore celui qui survient après ce temps. Mais il est surtout pernicieux de ne dormir ni jour ni nuit; car l'insomnie dénote toujours quelque grande souffrance intérieure. (*Ibid.*)

XXV. Les mouvemens automatiques des mains, par lesquels les malades arrachent des flocons de laine de leurs couvertures, *chassent aux mouches*, ou gesticulent vaguement, sont un signe presque toujours mortel (*Ibid.*) (1)

§ III. *Médecine curative.*

XXVI. Toutes les maladies qui viennent de réplétion, guérissent par évacuation, et celles qui viennent d'évacuation guérissent par réplétion; ainsi des autres, par l'opposition des contraires. (*Aph.* 22, *sect.* II.)

---

(1) C'est la *carphologie* ou *carpologie*.

XXVII. Ce que les remèdes ne peuvent guérir, le fer le guérit; ce que le fer ne guérit pas, le feu le guérit; mais ce que le feu ne guérit pas doit être regardé comme incurable. (*Aph.* 6, *sect.* VIII.) (1)

XXVIII. Lorsque la maladie est très-aiguë, elle a sur-le-champ un violent travail; il devient alors nécessaire d'user de la diète la plus sévère. Lorsqu'il n'en est pas ainsi, et qu'il est permis de nourrir avec plus de liberté, on se montrera indulgent à proportion que la maladie est plus éloignée de l'extrême degré. Quand la maladie est dans toute sa vigueur, il faut user de la diète la plus sévère. — Lorsqu'une maladie se montre sur-le-champ avec violence, il faut aussitôt user d'un régime peu nourrissant; mais si la violence doit avoir lieu plus tard, il faut vers ce temps, et un peu avant, retrancher des alimens : dans les jours antérieurs, il est permis de nourrir un peu plus pour soutenir le malade. — Dans le temps du paroxysme, retranchez de la nourriture; car il serait alors nuisible d'en donner.... (*Aph.* 7, 8, 10, 11, *sect.* I.)

XXIX. Les évacuations ne doivent pas être jugées d'après leur quantité, mais si elles ont lieu comme il convient, et si on les supporte aisément. Lorsqu'il est besoin de les porter jusqu'à défaillance, il faut le faire si les forces du malade peuvent y suffire. — Il faut purger rarement dans les maladies aiguës, même dans les commencemens, et ne le faire que d'après un jugement bien établi auparavant. — Si l'on évacue ce qui doit l'être, cela est utile, et on le supporte aisément; mais difficilement, si c'est le contraire. (*Aph.* 23, 24, 25, *ibid.*)

XXX. Un régime peu substantiel et trop strict est toujours dangereux dans les maladies longues, et même dans celles aiguës où il ne convient pas; pareillement la diète poussée à un extrême degré de sévérité est fâcheuse.... (*Aph.* 4, *ibid.*)

---

(1) On conçoit que cet aphorisme ne doit pas s'entendre rigoureusement à la lettre; car rien n'est plus facile d'abuser de son sens littéral, par des interprétations erronées.

XXXI. Il faut tirer du sang dans les maladies aiguës lorsqu'elles sont véhémentes, quand le malade est robuste, et surtout s'il est dans la vigueur de l'âge (1).

XXXII. La science du médecin est, en général, de s'opposer aux maladies par les contraires, suivant les tempéramens, les âges et les saisons; de relâcher les parties trop tendues, de donner du ton à celles qui en sont dépourvues. Il est des cas où il convient de ramollir; d'autres où il faut atténuer, épaissir, exciter, réveiller, stupéfier et engourdir (2). — Il faut faire attention à la tendance des humeurs, d'où elles partent et où elles vont; quand elles prennent une mauvaise direction, il faut les détourner. Il y a des circonstances qui exigent qu'on rappelle ces humeurs en les attirant vers le haut, quand elles se portent vers les parties inférieures, *et vice versâ*. — Il ne faut jamais agir témérairement; il est utile de se reposer quelquefois et de ne pas agir. En se comportant ainsi, si l'on ne fait pas de bien au malade, du moins on ne lui nuit pas (3).

XXXIII. Pour les maladies désespérées, les remèdes extrêmes sont les plus efficaces. (*Aph.* 6, *sect.* I.)

Telles sont les maximes sages et lucides que le médecin doit approfondir, par rapport à l'exercice de son art: non pas toutefois pour s'y soumettre aveuglément ou servilement et en faire la règle absolue de sa conduite, mais pour y puiser les germes du talent qui distingue le grand observateur. Toutes les qualités qui lui conviennent se trouvent renfermées dans la Doctrine d'*Hippocrate*, et ressortent manifestement dans l'exposé succinct que j'en ai donné : promptitude et netteté du jugement, délicatesse de tact, finesse de sens, mémoire prodigieuse,

---

(1) Τὰ δ' ὀξέα πάθεα φλεβοτομήσεις, ἤν ἰσχυρὸν φαίνηται τὸ νοσήμα, ... (Περὶ Δίαιτης ὀξέων.)

(2) Τὸ δὲ ξύμπαν γνῶναι δεῖ τὸν ἰητρόν. . . . . (Περὶ Φύσιος ἀνθρωπȣ.)

(3) Épidém., liv. 6.

éloignement d'hypothèses et de préjugés, toutes ces conditions, qui forment l'apanage du digne interprète de la nature, y sont réunies. C'est encore là, comme on voit, de la médecine toute moderne, et qui est destinée à nous paraître toujours telle, à cause des vérités sur lesquelles elle repose et de la justesse de son application (*g*). Sous ce point de vue, son étude offre d'immenses avantages; car le premier devoir de l'observateur judicieux est de recueillir et d'apprécier les faits; ce n'est que lorsqu'il est riche de son expérience et de ses observations, qu'il cherche à en transmettre les fruits aux autres, de la manière qui lui semble la plus convenable.

CITATIONS SOMMAIRES.

(*a*) Sans la connaissance des signes, la plupart des maladies seraient pour nous un labyrinthe impénétrable. La nature des maladies est si souvent embrouillée, si cachée par le concours des circonstances non essentielles, qu'on est obligé d'avoir recours aux circonstances les moins importantes en elles-mêmes, parce que ces circonstances, comparées avec tout ce qui a précédé, accompagné et suivi la maladie, donne quelquefois les lumières les plus intéressantes pour apprécier les choses..... L'observation et la comparaison exacte des circonstances, et les indications qu'on en tire, sont la seule voie sûre et la plus simple pour discerner le caractère des symptômes et des signes (1). — L'histoire des maladies est ce qu'il importe le plus à un médecin de connaître. Il faut savoir quelle solution a naturellement une maladie quand elle est abandonnée à elle-même, parce que la Médecine ne devant être que l'imitation de la nature, ce n'est que d'après les opérations connues de celle-ci, qu'on peut la suivre et la seconder avec celle-là. On ignorerait toujours le caractère vrai et constant d'une maladie, si l'on changeait le cours de la nature par un régime mal approprié, ou si on l'arrêtait par des médicamens mal appliqués. Il faut suivre toutes les circonstances telles qu'elles se présentent dans la nature. On doit rapporter, dans les cas qu'on observe, quelles étaient les forces apparentes ou réelles, et les tentatives de la nature, autant qu'on peut l'apercevoir.... Mais il ne faut pas affaiblir, troubler ou détruire ces forces par des obstacles (2). — La connaissance des vérités particu-

---

(1) *Op. cit.*, t. 2, p. 89.

(2) *Ibid.*, p. 90.

lières nous mène à celle des vérités générales, qui découlent toutes d'une suite d'observations bien combinées. La connaissance des faits sert à établir les axiômes. L'esprit d'observation nous fournit la connaissance historique, et le génie la connaissance philosophique (1). — Ainsi, l'habileté à observer n'est que la prompte conception des rapports des choses et des signes qui nous en indiquent l'ordre et la combinaison. En observant cet ordre et ces rapports, nous mettons, comme sans y penser, une certaine liaison entre les vérités individuelles. Cette liaison se fait sentir dès que nous apercevons quelque accord entre les choses, lequel nous frappe même par ce qui nous en fait différencier les attributs ; car il n'est pas possible de se représenter ce en quoi une chose diffère d'une autre sans les comparer ensemble; et c'est par la comparaison que nous en établissons la liaison, de quelque manière qu'elles puissent se rapprocher..... Il faut, malgré nous-mêmes, qu'en voyant nous soyons toujours dans une sorte d'activité d'esprit, qui ne doit pas se borner à la seule perception des choses individuelles. On doit les comparer avec toute autre qui peut leur ressembler, et en savoir saisir promptement toutes les marques de ressemblance et de dissemblance (2). — L'art d'observer est, par rapport à l'expérience, de la dernière importance, parce que l'histoire naturelle des maladies est la base de la science du médecin. On peut aussi avoir cet art sans celui de raisonner d'après les phénomènes. L'esprit d'observation remarque ce qui tombe sous les sens, le génie voit la liaison des vérités générales; l'un nous donne la science des faits. l'autre celle des choses. Celui-là nous montre ce qu'enseignait *Hippocrate*, celui-ci ce que *Galien* voulait enseigner, et ce qu'il aurait réellement enseigné dans un siècle plus éclairé (3). — (*b*) Il y a, dit M. *De Mercy*, d'après *Hippocrate*, des indications et des contr'indications qu'il faut savoir saisir par rapport à l'occasion ; le tact du médecin praticien y conduit sûrement, mais bien plutôt en vertu de la pratique que du raisonnement. — L'exactitude de l'observation consiste principalement dans le soin de remarquer nombre de petites circonstances qui échappent aisément à l'œil de l'observateur, et qui cependant ont une influence considérable sur le tout ; car elles découvrent souvent des voies toute nouvelles et absolument différentes des anciennes. Les plus petites circonstances deviennent intéressantes lorsqu'on voit au lieu de deviner, et qu'on se persuade bien de la réalité d'une chose avant d'en chercher la cause..... Les observations du médecin

(1) *Ibid.*, p. 88.

(2) *Ibid.*, t. 1, p. 100.

(3) *Ibid.*, t. 2, p. 95.

s'étendent sur tout ce qui concerne l'art de préserver l'homme des maladies, de connaître, d'adoucir et de guérir celles dont il est attaqué (1). — (*c*) Cette noble invention de la Médecine, qui exige un tact sûr, est le fruit de l'expérience et de l'observation, dit *Hippocrate* (2)..... Mais ce n'est qu'avec beaucoup de peine et de temps qu'on parvient à la connaissance des objets. Au reste, ce qui échappe à la vue se découvre à l'investigation de la pensée : *quid oculorum aciem effugiunt, hæc intelligentiæ visu comprehenduntur* (3). — Dans le 1[er]. et le 3[e]. liv. des Épidémiques, on trouve (ainsi que *Cope* l'a fait voir) des preuves de fait des règles de prognostics d'*Hippocrate*. — (*d*) Il est le vrai modèle d'exactitude en fait d'observation ; il voyait ce qui échappait à tous les autres, et ce qu'il voyait était important (4). — *Hippocrate* regardait l'art d'observer comme la partie la plus essentielle de la Médecine : aussi a-t-il observé les maladies avec les plus grands succès. On a même remarqué que ce qu'il nous dit des traitemens des maladies ne fait pas la dixième partie de ses ouvrages, et que tout le reste traite des signes (5). — Il portait l'attention si loin dans ses observations, que les plus habiles médecins se sont toujours félicités, depuis lui, d'avoir bien vu la nature quand ils l'ont vue comme lui (6). — Il a reconnu que la Médecine devait être immédiatement fondée sur les rapports et les combinaisons des faits qui ont été bien observés dans les maladies et dans leurs traitemens (7). — On a remarqué depuis long-temps qu'*Hippocrate* dut sa grande réputation principalement à l'application avec laquelle il observait les moindres circonstances des maladies, et à son exactitude à consigner tout ce qui les avait précédées, accompagnées, et ce qui avait été utile ou nuisible dans leur médication.... Au lieu de rechercher les causes des événemens, il se contentait de rapporter ces événemens comme il les voyait arriver l'un après l'autre dans la nature, et les déterminait avec la plus grande attention, de manière qu'on apprît à bien distinguer les maladies, et à juger de leur terminaison dans des cas semblables (8). — L'attention particulière qu'apportait *Hippocrate* à observer tout ce qui se passait dans les maladies, jusqu'aux

---

(1) *Ibid.*, t. 1, p. 139.

(2) Ἐπει τόγε εὕρημα καὶ μέγα, και πολλῆς τέχνης τὲ καὶ σκέψιος..... (Περὶ Ἀρχαιὴς Ἰητρικὴς.)

(3) Οὐ γὰρ δὴ ὀφθαλμοῖσι γε ἰδόντι τούτων τῶν εἰρημένων, ... (Περὶ Τέχνης.)

(4) *Op. cit.*, t. 1, p. 140.

(5) *Ibid.*, t. 2, p. 94.

(6) *Ibid.*, t. 1, p. 153.

(7) *Barthez*, *op. cit.*

(8) *Zimmermann*, *op. cit.*, p. 167.

moindres circonstances, lui donna cette habileté à distinguer du premier coup-d'œil une maladie d'avec une autre; l'art avec lequel il apprit à comparer les mêmes maladies dans différens sujets, et à estimer les symptômes à leur juste valeur, le mit en état de prédire l'issue des maladies avec une probabilité qui était presque la certitude même, et de prognostiquer encore à ceux qui se portaient bien les maladies qui devaient leur arriver. Mais cet avantage, que presque aucun médecin n'a eu au même degré que lui, n'est pas le fruit d'observations précipitées. Il faut avoir été capable de se dire pourquoi l'on a été trompé un grand nombre de fois dans ses prédictions avant de prédire avec cette certitude qui a valu à ce grand homme tant d'honneurs et de confiance de ses contemporains et de la postérité (1). — Selon *Freind*, *Hippocrate* a composé ses histoires particulières avec une habileté extrême, s'arrêtant surtout à ce qui fait l'essentiel de la Médecine. Il y a exprimé la forme et, pour ainsi dire, les traits que la maladie a dans chaque malade, avec des couleurs qui sont comme autant d'indications directes, à la faveur desquelles tout lecteur pénétrant peut parvenir aux vraies méthodes curatives, quoiqu'il les passe sous silence. — (*e*) L'on est allé jusqu'à penser, avec *Suidas*, que le recueil des Aphorismes semble avoir surpassé les forces de l'esprit humain. — Les Aphorismes et les Traités sur le prognostic dans les maladies aiguës, renferment les bases de cette partie de la science médicale. Ces bases ont toujours resté immuables depuis qu'il les a fixées; et elles subsisteront les mêmes dans tous les temps (2). — Il a établi, le premier, les combinaisons principales des signes qui ont la valeur la plus constante pour faire présager la vie ou la mort des malades; et cependant il a eu la sagesse d'avertir que les règles qu'il a données sur le prognostic ne sont point d'une certitude absolue, et qu'elles servent seulement à former des conjectures bien fondées. (3).—(*f*) *Hippocrate* a dit qu'il y a dans toutes les maladies certaines circonstances qui paraissent constamment et inséparablement avec elles; qu'il en est qu'on observe dans l'une ou dans l'autre indifféremment; que ce qui paraît constamment dépend de la nature individuelle et constante de la maladie, au lieu que ce qui est variable dépend du concours de causes diverses et de différentes méthodes. Il a marqué dans ses écrits aphoristiques ce qui est constant comme autant de règles de l'art. Quant aux circonstances variables, il n'a pas voulu les ranger dans la classe de ses maximes, et il les a laissées à la pénétration de l'observateur..... Il a remarqué que toutes les maladies ne paraissent pas à tout âge, mais que plusieurs

(1) *Ibid.*, p. 180.
(2) *Barthez*, *ibid.*
(3) *Ibid.*

sont propres à un âge déterminé ; que d'autres n'attaquent que certains sujets, tandis que quelques-unes s'étendent sur des peuples entiers ; il a vu aussi qu'il en est de fréquentes et de rares, de particulières à un pays....... En ce qui concerne les progrés et l'issue des maladies, il a fort bien observé celles qui sont mortelles dès l'abord, celles qui finissent en peu de temps par la mort plutôt que par la guérison, et enfin celles qui avancent lentement vers leur terminaison....... Du reste, il se contentait d'écrire les événemens sans se mettre beaucoup en peine de leurs causes : c'est de ce côté là qu'*Hippocrate* s'est rendu si recommandable (1). — Les prédictions des maladies aiguës, dit *Hippocrate*, sont incertaines, et l'on ne peut assurer infailliblement si la maladie se terminera par la mort ou par la santé. Voilà pourquoi il s'est plaint si fort des médecins de son temps, qui, par leurs vaines prédictions, rendaient ridicule un art aussi important que la Médecine ; ces charlatans grecs étaient de l'espèce de ceux de nos jours, qui prédisent que quiconque n'aura pas une fièvre catarrhale en hiver aura la gale au printemps, et que celui qui n'aura pas la gale au printemps deviendra fou en été ou qu'il mourra en automne (2). — *Hippocrate* peut avoir vu moins sur certains objets que *Sydenham*, *Grant*, *Van-Swiéten*, *Hoffmann*, etc. ; mais il n'est pas moins vrai qu'une maladie bien vue et bien déterminée par *Hippocrate* l'est pour tous les temps et pour tous les lieux, eu égard à la différence que les circonstances pourront y apporter (3). — (*g*) Une observation confirmée vaut souvent une nouvelle observation ; du moins elle nous conduit plus près de la vérité. La physique et la Médecine ont autant gagné par la répétition exacte des observations, que par les découvertes mêmes. Si l'on voit plus d'incertitude de la part d'*Hippocrate* dans les maladies moins connues, c'est qu'il n'a pas eu occasion de réitérer assez les mêmes observations (4). — La mesure inégale de l'observation est une source de disputes entre les médecins, et ces disputes sont le prétexte dont on se sert pour accuser leur art...... *Hippocrate* s'était déjà plaint de ce mépris qui retombait sur l'art, tandis qu'il ne devrait couvrir que les ignorans. — Chacun voit à sa manière ; mais si chacun raisonnait d'après la nature, quand il voit, peu de gens verraient à leur manière, parce qu'on ne verrait que comme il faut voir. Ce n'est pas que l'esprit d'observation suppose de longs raisonnemens ; la nature, qui doit servir de règle à cet égard, prend toujours la voie la plus courte dans ses opérations ; c'est donc celle qu'il

(1) *Ibid.*, p. 165.
(2) *Ibid.*, p. 188.
(3) *Ibid.*, p. 157.
(4) *Ibid.*, p. 141.

faut tenir aussi dans le raisonnement. *Hoffmann* avait raison de dire que, renoncer à ce que présentent les sens pour se livrer à de purs raisonnemens, c'est un aveuglement d'esprit; tous les raisonnemens qui s'écartent des rapports de la nature ne doivent jamais être admis. Il faut même, dans l'observation, qu'une hypothèse soit moins fondée sur les lois générales de notre organisation et des phénomènes généraux de la nature, que sur les déterminations actuelles et sur les conditions particulières qui ont pu les rendre telles; autrement, il est impossible d'éviter l'erreur et la méprise. Quand *Platon* reprochait aux ignorans de se soucier peu de raisonner et de s'instruire, il ne voulait certainement pas que les raisonnemens fussent la loi de l'observation. Ce n'est que d'après les déterminations des sujets, qu'il permet au médecin de raisonner pour établir sa méthode curative; car, dit-il, chaque maladie doit se traiter selon ses déterminations propres et particulières (1).

DE L'ESPRIT DE MÉTHODE ET D'ANALYSE.

Le défaut de principes est une source de bévues.
BACON.

LES phénomènes que la nature nous offre, et qui peuvent avoir trait à l'étude de la science de l'homme, sont nombreux et variés à l'infini; les principes qui en découlent ne sont pas moins multipliés. C'est une vérité bien reconnue, que la vie tout entière suffit à peine aux travaux du philosophe ou du médecin observateur : très-peu sont destinés à acquérir une longue expérience; un bien plus petit nombre encore doivent en recueillir les fruits. Soulager sa mémoire, faciliter ses recherches, abréger et simplifier sa tâche autant que possible, tel doit être le but constant des efforts de celui qui aspire à faire des découvertes utiles. Le médecin et le naturaliste possèdent deux moyens efficaces pour procéder avec ordre dans leurs recherches, et pour nous

(1) *Ibid.*, p. 120.

en faire connaître les résultats : le premier est la *méthode*, le second, l'*analyse*. Lorsqu'on se propose de coordonner et de classer les faits d'après leurs rapports, de les lier par l'enchaînement le plus naturel, on use de la méthode; à l'aide de l'analyse, on décompose séparément chaque fait, on examine chacune de ses parties, et l'on parvient à en mieux saisir l'ensemble (*a*). La méthode consiste uniquement dans la comparaison, l'analyse, dans la décomposition. La première s'applique particulièrement aux objets réunis en masse, la seconde, aux objets isolés. Enfin l'une et l'autre s'éclairent réciproquement, et tendent à un but commun, qui est l'élucidation des faits soumis à notre étude. Un esprit méthodique est celui qui, guidé par l'analogie et dégagé des systèmes ou principes auxquels les novateurs s'efforcent de tout rattacher, suit une marche progressive, assigne à chaque chose le rang qu'elle doit occuper, et, procédant comme l'intelligence humaine, s'élève graduellement du connu à l'inconnu, et des vérités les plus simples à celles qui sont abstraites ou plus compliquées (*b*). On voit que l'esprit de méthode n'est autre que le classement des idées ou des objets que nous examinons : il est directement opposé à cet autre esprit qu'on appelle *systématique*, par lequel on s'efforce de rapporter tous les faits connus à quelques principes établis *à priori*, et seulement fondés sur des vraisemblances. En médecine, l'abus de la méthode ou le *méthodisme*, produit peut-être autant d'inconvéniens que l'absence totale des règles; car on ne peut pas disconvenir qu'une méthode ou classification quelconque ne saurait être générale (*c*); elle doit être appropriée à chaque objet particulier de nos études; il est même certains de ces objets qui refusent absolument d'obéir à ses lois. Une méthode me paraît vicieuse toutes les fois que les faits qu'elle a pour but de classer ne peuvent être unis par des liens communs, lorsque l'analogie qui les rapproche est forcée, ou qu'ils sont coordonnés d'après des rapports purement rationnels. Ce sont là les défauts que l'on peut, suivant moi, reprocher à toutes les Nosographies et autres traités du même genre. Les divers rapports sous lesquels on peut envisager une maladie, tels que les causes, le siége, les symptômes,

ne me paraissent pas offrir assez de conformité pour former la base d'une bonne classification. D'ailleurs, de semblables considérations, ai-je déjà dit, me semblent sans avantage pour la science et sans résultat pour la pratique. Mais partout où la méthode naturelle ne peut être introduite, c'est au flambeau de l'analyse de nous éclairer et de dissiper les ténèbres qui entravent notre marche : sa lumière peut pénétrer partout. Un fait frappe mon attention : je dois d'abord m'appliquer à en constater la réalité; je cherche ensuite à le bien connaître, à l'apprécier en le soumettant à l'inspection de tous mes sens; je le compare à d'autres faits déjà observés, afin de distinguer en quoi il leur ressemble et en quoi il en diffère; ses effets reconnus, je tâche de remonter à la source; enfin, j'en déduis les conséquences qui me semblent en dériver naturellement. Toute la science du médecin se trouve renfermée dans ce peu de mots, que l'on peut collectivement réduire à trois : Observer, Analyser, Juger. *Hippocrate* a donné des preuves incontestables de cet esprit de méthode et d'analyse dont il est ici question (*d*); quelques-uns l'ont surnommé le *Père de l'analyse*, et ont cru trouver dans ses ouvrages l'origine de cette marche philosophique que les modernes ont suivie avec tant de succès (*e*). Il est impossible, en effet, de concevoir comment celui qui tira du néant l'art de guérir, qui l'enrichît de tant d'importantes découvertes, qui nous révéla tant de vérités jusque là inconnues, qui nous légua enfin des préceptes si sages pour étendre et continuer ses conquêtes, ait ignoré lui-même la voie la plus sûre pour arriver à ces immenses résultats. La Doctrine d'*Hippocrate* atteste combien ce grand homme poussa loin l'art de réduire en principes les faits amassés par l'expérience et l'observation (*f*). C'est cet esprit de méthode et d'analyse qu'il possédait si bien, qui valut à sa Doctrine la haute célébrité dont elle a joui, et imprima à ses dogmes fondamentaux ce caractère de certitude sans lequel les théories les plus brillantes ne sauraient subsister (*g*). Prenons une idée de la méthode d'*Hippocrate*.

1°. *Division des maladies.* Toutes les maladies sont ou *mortelles*, ou

dangereuses, ou *faciles à guérir.* — Selon leur durée, les maladies sont *aiguës* ou *chroniques.* On appelle *très-aiguës* celles qui se jugent au 4e. jour ; *aiguës simples*, celles qui se terminent au 7e., au 11e., au 14e., et même au 17e. ou au 20e. ; *aiguës par décadence*, celles qui se prolongent au 40e. et au 60e. Passé ce terme, les maladies sont *longues* ou *chroniques.* — Par rapport aux lieux où elles se montrent, au nombre de sujets qu'elles attaquent à la fois, on peut distinguer les maladies en *endémiques*, en *épidémiques* et en *sporadiques.* — On les distingue encore en *congéniales*, qui naissent avec nous, en *héréditaires*, qui nous sont transmises par nos parens, et en celles qui viennent de *causes externes.* — (*Hippocrate* a traité des maladies chirurgicales, de celles qui sont propres aux différens âges, aux sexes et aux constitutions atmosphériques.) — Il distinguait quatre espèces de fièvres, indépendamment de celles occasionées par des douleurs, dont les causes ne sont point évidentes. Ces fièvres se nomment *synoque*, *quotidienne*, *tierce* et *quarte.* (*De la Nature de l'homme.*)

2°. *Périodes des maladies.* Les changemens qui surviennent dans le cours d'une maladie, et que l'on nomme *périodes*, sont au nombre de quatre, savoir : le *commencement* ou l'*invasion*, l'*accroissement* ou l'*augment*, la *vigueur* ou l'*état*, la *terminaison* ou le *déclin.* Le passage successif à ces divers états suppose que la maladie doit se terminer heureusement, car lorsque l'issue est funeste le déclin n'a pas lieu. Je ne sache pas que ces considérations aient beaucoup varié depuis *Hippocrate* (*h*).

3°. *Coction.* La matière morbifique, que tous les efforts de la nature tendent à repousser pour opérer la guérison, et qui, dans son premier état, est *crue* ou *impure*, a besoin, avant d'être évacuée, de recevoir, de la part de nos organes, un certain degré d'élaboration qui la fasse arriver comme à maturité. Alors la nature s'en débarrasse, soit par des sueurs, un flux, une éruption ou des abcès : cette élaboration constitue ce qu'on appelle la *coction.*

4°. *Crise et jours critiques.* La *crise* ou le *jugement* est une révolution subite qui s'opère dans les maladies, et qui peut être heureuse ou funeste; elle est signalée par une évacuation quelconque, et précédée de la *coction.* Les affections nerveuses qui ne s'accompagnent d'aucune altération humorale n'ont point de crise proprement dite; elles se jugent uniquement par la *solution du spasme.* — On entend par *jours décrétoires* ou *critiques* ceux dans lesquels arrivent des crises; on appelle *jours indicateurs* ceux dans lesquels il se manifeste des signes qui annoncent que la crise aura lieu le jour critique suivant. *Hippocrate* comptait les premiers par chaque septénaire, comme les 7e., 14e., 20e., 27e., 34e., 40e.; les seconds tiennent le milieu des précédens, tels sont les 4e., 11e., 17e., 24e., etc. — Les maladies qui se terminent sans qu'aucune crise se soit manifestée sont sujettes à récidiver; elles peuvent aussi se changer en d'autres maladies : ce mode de terminaison est appelé *métastase* ou *métaptose.*

En parcourant ainsi toute la *Doctrine hippocratique*, il est impossible de méconnaître l'esprit méthodique qui a présidé à sa fondation. Maintenant que nos connaissances se sont perfectionnées, que le champ le plus vaste est ouvert à l'investigateur éclairé, quels avantages ne doit-on pas se promettre de pareilles ressources utilisées sagement! Ce sont donc encore les écrits du Père de la Médecine qu'il convient de méditer sur ce sujet, et dont il faut recommander la lecture aux partisans de la vraie philosophie et de la voie analytique.

CITATIONS SOMMAIRES.

(*a*) La seule voie de découvrir tout ce qui se trouve dans un objet est de l'examiner en détail, et de le décomposer jusqu'à ce que l'objet entier devienne si simple, qu'on ne puisse plus l'analyser davantage. Mais cette analyse a ses bornes: un sentiment trop fin et trop délicat ne conduirait qu'à des observations infructueuses. Tout objet a ses rapports fixes et déterminés, hors desquels il ne peut plus entrer en aucune comparaison; passer ces bornes dans une analyse,

ce serait tout méconnaître, ou tout détruire en ne voulant que décomposer (1). — *Bacon* faisait avec justice consister la vraie destination et l'utilité des sciences dans l'abréviation des voies longues et compliquées de l'expérience, persuadé qu'elle ferait cesser les plaintes qu'on avait toujours faites de la longueur de l'art et de la briéveté de la vie. C'est en généralisant les vérités fondamentales qu'on parvient à cette abréviation, ou, comme le dit *d'Alembert*, en établissant les principes de ce qui est certain dans nos connaissances, en présentant les vérités générales et fondamentales sous un seul point de vue, en rapportant les parties de chaque science à leurs chefs principaux, et en évitant dans cette analyse un air minutieux; comme il faut éviter aussi ce prétendu esprit qui, trop occupé de l'universalité des choses, manque tout et brouille tout pour vouloir tout embrasser et tout abréger. — Nos sensations seront toujours des perceptions individuelles si nous ne nous accoutumons pas à en comparer plusieurs à la fois, pour en sentir l'ordre et la liaison, et découvrir ainsi, comme d'un seul regard, toutes les variétés, rassembler ce qui est épars, différencier ce qui est différent, rapprocher ce qui peut l'être, et nous mettre par là en état de juger que telle chose est ou deviendra telle. Voilà les seules voies qui nous procurent les différens degrés de clarté, d'étendue et de perfection dans nos premières idées et dans les réflexions qui les suivent (2). — Des effets très-composés et qui viennent de différentes causes se décomposent et s'analysent dès qu'on cherche avec application la liaison de ces effets avec leurs causes, et celle des causes entre elles. On suit jusqu'à son origine chaque effet individuel qui ne peut seul rendre raison de tous les phénomènes de l'effet composé; mais il faut auparavant savoir bien déterminément la puissance de chaque cause particulière qu'on peut présumer réunie dans la cause composée, ou du moins ne pas prêter aux causes ce que les effets n'indiquent point. . . . . Dès qu'un effet composé a indiqué plusieurs causes, il faut examiner si ces causes peuvent exister ensemble, ou avoir concouru les unes après les autres à produire l'effet actuel. Si elles coexistent, on cherche à déterminer ce qu'elles peuvent produire réunies, en estimant l'effet commun par les puissances particulières de chaque cause. Le produit de toutes ces causes qui ne se contredisent pas, et qui, par conséquent, ne peuvent se détruire l'une l'autre, est l'effet composé dont les causes sont alors connues. C'est ainsi qu'il faut procéder dans l'examen de toutes les maladies composées. Mais si l'on s'aperçoit que deux choses se répugnent réciproquement, elles ne peuvent avoir concouru ensemble; par conséquent l'une ou l'autre ne sera pas cause. . . . . L'analyse des

(1) *Op. cit.*, t. 1, p. 101.

(2) *Ibid.*

causes est donc une opération assez longue auprès du lit du malade, que sa maladie soit simple ou composée. Tout dépend ici de l'art de questionner, qui n'appartient pas à tous les hommes (1). — (*b*) Il faut, dit *Condillac*, dans l'exposition comme dans la recherche de la vérité, commencer par les idées les plus faciles et qui viennent immédiatement des sens, et s'élever ensuite par degrés à des idées plus simples ou plus composées. Il me semble que si l'on saisissait bien le progrès des vérités, il serait inutile de chercher des raisonnemens pour les démontrer, et que ce serait assez de les énoncer; car elles se suivraient dans un tel ordre, que ce que l'une ajouterait à celle qui l'aurait immédiatement précédée, serait trop simple pour avoir besoin de preuve. De la sorte on arriverait aux plus compliquées, et l'on s'en assurerait mieux que par toute autre voie. On établirait même une si grande subordination entre toutes les connaissances qu'on aurait acquises, qu'on pourrait à son gré aller des plus composées aux plus simples, ou des plus simples aux plus composées. A peine pourrait-on les oublier, ou du moins, si cela arrivait, la liaison qui serait entre elles faciliterait les moyens de les retrouver. — Le progrès naturel de l'esprit humain, dit *d'Alembert*, est de monter des individus aux espèces, des espèces aux genres, des genres prochains aux genres éloignés; en sorte qu'à chaque pas il se forme une science, ou il s'attache une nouvelle branche à la science déjà formée. — On fait attention aux symptômes afin de parvenir à discerner les signes, à connaître l'histoire des effets, et à remonter par ceux-ci aux causes inconnues. Nous ne connaîtrions jamais l'intérieur de la nature, si ce qui tombe sous les sens ne nous instruisait pas de ce qui n'y tombe pas. Dès que nous connaissons tous les symptômes d'une maladie, il ne faut plus que les comparer entr'eux, distinguer ce qui est constant de ce qui ne l'est pas, combiner ce qui est essentiel, pour avoir la connaissance de son commencement, de ses progrès et de sa terminaison (1). — Après avoir remonté des effets aux causes par l'analyse, il faut revenir avec le même esprit philosophique à la synthèse, et passer des causes aux effets qu'on a observés; ou bien l'on procède par les deux voies, comme on y est effectivement obligé en beaucoup de rencontres. Moyennant la méthode synthétique, on détermine les effets plus directement par les causes, et on propose les faits comme ils procèdent les uns des autres, pour les mieux prouver (2).—(*c*) N'attachons pas, dit *Bichat*, une importance exagérée à telle ou telle classification; il est de l'essence de toutes d'être imparfaites, surtout dans l'économie animale; il ne faut

(1) *Ibid.*, t. 2, p. 179.
(2) *Ibid.*, p. 88.
(3) *Ibid.*, p. 184.

jamais les considérer que comme un guide pour notre faible conception, et non comme un tableau précis de la marche de la nature. — (*d*) *Hippocrate*, éclairé par des observations qu'il fut obligé de rectifier souvent, comme il le dit lui-même, paraît s'être attaché long-temps aux particularités avant de généraliser ses principes ; mais ce fut en grand maître qu'il le fit quand il se trouva en état (1). — (*e*) Il est sûr qu'il règne dans le caractère de la plupart des maladies quelque chose de constant et d'uniforme ; d'où il suit que l'avantage des bonnes méthodes et des moyens curatifs est partout le même. Les maladies aiguës, et conséquemment les deux tiers des maladies, ont, dans presque tous les pays d'Europe, les mêmes symptômes, les mêmes signes et la même issue que dans *Hippocrate*. Cet auteur nous dit même que ses observations se trouvaient vraies dans les climats les plus opposés. Nous voyons dans ses écrits quantité de maladies dont les noms se sont conservés et qui, depuis son temps, se présentent avec les mêmes signes que ceux qu'il avait remarqués. En effet, la partie séméïotique de la Médecine est celle qui a le moins changé.... Quiconque lira attentivement les Épidémies d'*Hippocrate*, et aura le courage de les comparer, verra, à n'en pas douter, que la nature ne peut manquer de suivre des lois uniformes dans la solution des maladies. Si la plupart des médecins de nos jours ne pensaient pas que c'est à l'art de tout faire, on aurait souvent occasion de voir, par la marche même de la nature, qu'elle ne s'écarte de ses lois, que lorsqu'on l'y a forcée, faute d'avoir su la laisser agir et l'aider. . . . . Non-seulement les maladies aiguës d'*Hippocrate* ressemblent aux nôtres, mais ses traitemens sont aussi très-avantageux chez nous. C'est ce dont ne doutent aucunement tous les vrais médecins, qui ont adopté ses méthodes (2). — Les médecins de l'école de Guide faisaient, avant *Hippocrate*, une maladie de chaque symptôme particulier, parce qu'ils ignoraient l'art de réunir sous une dénomination et sous une description générale, ce qu'il y a de ressemblant dans les circonstances de différentes maladies. — (*f*) Il faut, dit *Hippocrate*, déduire les règles de la pratique, non d'une suite de raisonnemens antérieurs, quelque probables qu'ils puissent être, mais de l'expérience dirigée par la raison. . . . . J'admets donc en médecine tout raisonnement qui partira d'un fait, et qui tendra à une conséquence appuyée sur une chose manifeste ; car l'on sait bien que l'esprit peut raisonner avec certitude d'après les faits manifestes qu'on prendra pour principes ; au lieu que, si l'on ne forme des raisonnemens que d'après les probabilités, et non d'après les inductions fondées sur la certitude d'un

---

(1) *Ibid.*, t. 1, p. 76.

(1) *Ibid.*, p. 45 et suiv.

fait, on a toujours lieu de se repentir de ses conclusions ; en effet, ce n'est raisonner qu'au hasard. . . . . C'est pourquoi il faut, en général, s'attacher à des faits, partir de là pour généraliser les principes de notre art, ne jamais les perdre de vue, si l'on veut que la Médecine devienne facile à exercer, et ne pas s'exposer à y commettre des fautes (1). — (*g*) Au rapport de *Galien*, ce médecin a été le premier auteur connu des méthodes dans l'art de guérir, et aucun autre que lui n'a même tenté de traiter les maladies avec méthode. — (*h*) Il s'est attaché particulièrement, dit *Barthez* (2), à observer les temps et les modes des mouvemens salutaires que la nature affecte dans les maladiees. Tous les siècles qui se sont écoulés depuis n'ont ajouté que très-peu à ce qu'il a enseigné sur les jours critiques, sur la crudité, la coction des humeurs, et sur les différentes voies d'excrétion auxquelles la nature se porte de préférence dans les divers cas de fièvres aiguës. — Il est prouvé que, depuis *Hippocrate*, les vrais médecins ont suivi, dans tous les temps, des principes absolument conformes pour la guérison de la plupart des maladies les plus graves ; et qu'on arrive à cette fin intéressante avec les mêmes moyens curatifs (3). — Depuis *Hippocrate* jusqu'à *Van-Swiéten*, les pères de la vraie médecine ont suivi la nature sur la voie de l'observation ; tous ont donné les mêmes préceptes (4).

DU TACT MÉDICAL.

. . . . *ἡ δὲ κρίσις χαλεπή.*

Ἱππ.

Ὀφθαλμοῖσι δὲ δεῖ πισεύεσθαι μᾶλλον, ἤ γνώμεσι.

(Περί Δίαιτης.)

Si les connaissances que le médecin possède dans les différentes branches de son art sont le gage de la confiance qu'on lui accorde,

---

(1) *Δεῖ γὲ μὴν ταῦτα εἰδότα, μὴ λογισμῷ πρότερον πιθανῷ προσέχοντα ἰατρεύειν· ἀλλὰ τριβῇ μετὰ λόγȣ. . . . .* (Παραγγελίαι.)

(2) *Op. cit.*

(3) *Zimmermann*, *op. cit.*, t. 1, p. 49.

(4) *Ibid.*, p. 139.

elles ne suffisent pas toujours pour lui assurer des succès constans et lui donner dans sa pratique cette supériorité qui est la marque du vrai talent. La maniére dont procède la nature dans les phénomènes qu'elle expose à nos yeux est loin d'être soumise à des lois fixes et bien déterminées (*a*); le plus souvent elle se joue de tous les calculs et des combinaisons humaines : c'est ainsi que le plus grand nombre des traités médicaux dont l'objet est de tracer à l'avance ce qu'il faut voir et ce qu'il faut faire, sont généralement fautifs; malheur à celui qui s'y attache trop servilement! Il ne tarde pas à tomber dans les erreurs les plus graves, et remplit sa carrière d'amertume. Ce n'est point la lettre, mais l'esprit de ces traités qu'il faut s'appliquer à suivre; aucune règle particulière ne saurait être imposée à celui qui fait profession des arts; le médecin, comme l'artiste, ne reconnaît d'autres bornes dans ses travaux que celles de la pensée ou de l'intelligence qui le guide. Mais combien la nature se montre avare des dons précieux qu'elle seule distribue! Nous avons vu que la plupart des qualités qui distinguent en médecine l'homme de génie ne sont que des faveurs dont elle dispose. *Hippocrate* fut un de ces êtres privilégiés et rares sur lequel elle épuisa ses bienfaits, semblent, du moins pour cette fois, réaliser le rêve de la perfection. Cette dernière proposition achèvera de prouver que cet homme recommandable réunissait toutes les conditions nécessaires pour être à la fois un grand médecin, un écrivain habile et un philosophe profond.

Les difficultés dont se compose l'exercice ou l'étude d'un art peuvent être considérées comme de deux sortes : les unes inhérentes, les autres relatives : les premières sont celles que le travail et l'application peuvent surmonter; les secondes dépendent entièrement de la capacité du sujet pour cet art. Ainsi, par exemple, la Chirurgie, qui se compose d'une partie théorique et d'une partie mécanique, semble exiger dans celui qui s'y livre une double aptitude; il est rare cependant qu'on fasse preuve d'une égale disposition pour ces deux branches; suivant donc qu'on excelle dans l'une ou dans l'autre, on devient savant chirurgien ou habile opérateur. En médecine, les diffi-

cultés qui proviennent de l'inaptitude sont beaucoup moins tranchées, parce qu'en général le savoir peut toujours couvrir les fautes de l'inhabileté; voilà pourquoi il est si difficile d'apprécier le mérite d'un médecin. En effet, de combien d'erreurs la sagesse et la science de celui qui professe l'art de guérir ne sont-elles pas entourées! et combien ne faut-il pas de sagacité, de tact et de discernement pour s'en garantir!

S'agit-il de former un diagnostic, de donner son opinion dans une maladie, de prescrire un traitement, de prononcer sur un cas pathologique quelconque? N'est-il pas possible, dans ces diverses circonstances, que le signe ou la cause qui doit servir de boussole au praticien lui échappe entièrement? Les Annales de la science sont remplies d'observations qui attestent que les fautes les plus funestes peuvent être commises au préjudice des malades sans que le médecin encoure le moindre reproche : ici, c'est une hydropisie de l'utérus qui a été prise pour une grossesse et que l'autopsie seulement a fait reconnaître (*b*); là, c'est une perforation de l'œsophage avec épanchement des boissons dans la plèvre, qu'on a confondue avec une pleurésie intense; ailleurs, c'est une phthisie tuberculeuse qui a été traitée comme un catarrhe pulmonaire; un calcul engagé dans l'uretère en a imposé pour un rhumatisme des lombes; des symptômes syphilitiques ont été méconnus; le sac d'une hernie a fait croire à l'existence d'un abcès et a été ouvert comme tel; dans d'autres cas, on a cru reconnaître des calculs dans la vessie, et on a taillé des malheureux qui n'avaient point la pierre (1)..... Outre ces causes fréquentes d'erreurs produites soit par l'obscurité des symptômes, l'insuffisance des signes ou la similitude de caractères des affections, n'existe-t-il pas une foule de circonstances où la bonne foi du médecin peut être surprise, où l'ignorance, la fraude, la dissimulation peuvent l'égarer? Qu'on suppose un de ces cas épineux de médecine légale, sur lesquels il peut être chaque jour appelé à prononcer, on

(1) La découverte précieuse de la lithotritie rendra cette méprise bien moins redoutable.

sentira alors que, dans beaucoup d'occasions, les connaissances ordinaires du médecin, quelque étendues et parfaites qu'elles soient, ne sauraient lui suffire; il faut, pour qu'il puisse dignement remplir son mandat, qu'il soit doué d'une sorte d'instinct particulier, de cette faculté indéfinissable au moyen de laquelle nous parvenons à acquérir la certitude morale d'un fait sans que son existence matérielle nous soit révélée, de cette aptitude enfin qu'on est convenu d'appeler *tact médical* (*c*).

Si, de ces considérations, j'arrive ensuite à la thérapeutique et à l'hygiène, à cette partie délicate qui concerne la posologie des médicamens, la diète et le régime, je retrouve la même source d'erreurs pour l'empirique maladroit ou pour celui qui suit en aveugle la routine des traités. Quelles nuances infinies dans les indications qui réclament tel traitement, tel régime! Quelles règles apprendront au médecin la juste mesure qu'il convient de garder à chaque prescription, eu égard à l'âge, au sexe, au tempérament et à l'idiosyncrasie du sujet? et comment parviendra-t-il à saisir ces diverses indications, à diriger une cure avec succès, si ce n'est à l'aide de ce tact merveilleux dont nous avons parlé? *Hippocrate* posséda ce grand secret, bien que, toutefois, il ne fût point exempt d'erreurs; car il n'était pas infaillible. Écoutons ce qu'il nous dit sur l'opportunité de l'occasion en médecine.

« Les occasions, pour le dire brièvement, sont importantes et « variées dans l'art de guérir : il en est de très-urgentes, qui exigent « des secours très-prompts ; telles sont, par exemple, les défaillances, « l'impossibilité de rendre les urines ou les excrémens, la suffocation, « le travail de l'enfantement ou la fausse couche, et d'autres cas « semblables. Les momens d'agir sont ici instantanés, et ne peuvent « plus se retrouver; car ordinairement les sujets périssent si on tarde « à les secourir (1).

---

(1) Καιροὶ δὲ, τὸ μὲν καθάπαξ εἰπεῖν, πολλοί τὲ εἰσιν ἐπὶ τῇ τέχνῃ καὶ παντοῖσιν. . . .

« L'occasion consiste, dès qu'un homme se trouve dans un pres-« sant danger, à le sauver, s'il est possible, avant qu'on craigne de le « voir expirer. Toute l'occasion est ainsi renfermée dans le secours. Il « en est à-peu-près de même des autres cas de maladies ; car c'est « toujours l'occasion que l'on a saisie si l'on a agi en temps opportun, « de manière à procurer du soulagement (1).

«...... Il y a des maladies où l'occasion consiste à agir le matin ; il « y en a d'autres qui ne doivent être soignées qu'une fois le jour, à « quelque heure que ce soit ; quelques-unes n'ont besoin de l'être « que tous les deux ou trois jours, d'autres une fois le mois, ou « même tous les trois mois...... Telles sont les occasions ; elles ne « consistent que dans l'aptitude à bien saisir le moment d'agir, et non « autrement » (2).

« L'inopportunité de l'occasion se manifeste, au contraire, quand « les moyens de guérison qu'il convient de mettre en usage à l'heure « de midi sont employés le soir ou la nuit ; ce retard tend à empirer « le mal, parce qu'on n'a pas suivi le traitement en temps opportun. « Ainsi, toutes les fois que l'on agit trop tôt ou trop tard, soit à « midi, soit le soir, soit la nuit, le traitement est intempestif. Il en « est à-peu-près de même si l'on renvoie à l'hiver la cure qui doit « être commencée au printemps, ou si on entreprend en été celle « qui doit être faite en hiver. La même chose a lieu si on intervertit « d'une manière quelconque la marche qu'il faut suivre, au point « d'en avancer ou d'en reculer le terme : c'est alors tenir une con-« duite défavorable par rapport au traitement (3).

« Le médecin agit bien ou mal dans l'occasion, ainsi qu'il suit : il « agit mal, par exemple, quand il lui arrive de prendre une maladie

---

(1) Ὁ μὲν τοι καιρὸς ἐστιν, ἐπὴν πάθῃ τούτων ὁ ἄνθρωπος ὅ, τι, ἤν τις, πρὸ τοῦ τὴν ψυχὴν μεθιέναι, ὠφελησῇ· τοῦτο, ἐπὴν ἐν καιρῷ λάβῃ, ὠφελεῖται.....

(2) Ἕτερα δὲ νουσήματα ἐστιν, οἷσι καιρὸς ἐστι θεραπεύεσθαι τῷ πρωῒ, ἢ ὀλίγῳ ὕστερον.....

(3) Ἀκαιρίη δὲ ἐστι τὰ τοιάδε· Ὅσα μὲν πρωῒ δεῖ θεραπεύεσθαι, ἢν μεσημβρίῃ θεραπεύηται....

8

« pour une autre, ou de la méconnaître au point de la regarder « comme légère si elle est grave, forte si elle est faible, guérissable « si elle est mortelle; s'il ne sait pas discerner une suppuration in- « terne ou quelque affection grave du dedans ; s'il se trompe sur les « boissons ou sur les médicamens nécessaires ; s'il entreprend le trai- « tement de ce qui n'est pas guérissable, et qu'il néglige, au con- « traire, la guérison des maux les plus faciles. Ce sont autant de « fautes qui prouvent son manque de jugement (1).

« Pour la Chirurgie, l'habileté de celui qui opère le trahit égale- « ment, s'il ne s'aperçoit pas de la présence du pus dans une plaie « ou dans une tumeur; s'il ne reconnaît pas une luxation ou une « fracture; si, en sondant le crâne, il ne sent pas la lésion de l'os; « s'il ne sait pas conduire la sonde de manière à l'introduire dans la « vessie et reconnaître la pierre; si, par la secousse donnée à la poi- « trine, il ne parvient pas à distinguer la présence du pus ; si, au « moyen de l'incision ou de la cautérisation, il ne pénètre pas jus- « qu'au foyer de l'abcès; s'il applique le fer ou le feu là où il ne « faut pas : ce sont autant d'erreurs qui prouvent son inexpé- « rience (2).

« Au contraire, l'habileté du médecin se découvre par l'art de « bien juger des causes et des effets des maladies : par exemple, « pour prévoir les affections qui seront nécessairement longues, « mortelles ou non mortelles; pour connaître leur invasion, leurs « changemens, leur accroissement et leur déclin ; pour juger celles « qui sont légères ou graves, ainsi que les maux guérissables ou « non, auxquels on puisse appliquer ou ne pas appliquer les res- « sources de l'art (3). »

J'ai noté ce morceau entier, parce qu'il m'a paru très-remarqua-

---

(1) Ὀρθῶς δὲ ἐν αὐτῇ, καὶ οὐκ ὀρθῶς τὰ τοιάδε.....

(2) Κατὰ δὲ χειρουργίην, τάδε. Πῦον ἐν ἑλκεϊ ἐνεόν, ἢ ἐν φύματι μὴ γινώσκειν....

(3) Ὀρθῶς δὲ, τά τε νουσήματα γινώσκειν, ἅ τέ ἐστι, καὶ ἀφ' ὅτων· καὶ τὰ μακρὰ αὐτῶν, καὶ τὰ βραχέα..... (Περὶ Νούσων.)

ble sous le rapport du tact médical, dont il semble qu'*Hippocrate* ait voulu nous faire sentir toute l'étendue et toute l'importance. Sans ce précieux instinct, en effet, le plus noble des arts n'est plus, dans les mains de celui qui l'exerce, qu'un métier commun et digne de tous les sarcasmes dont on l'a assailli. Ce trait si connu de pénétration fourni par le Vieillard de Cos, et rapporté par *LeClerc*, est une preuve évidente de cette finesse de tact qui le caractérisait. Il fut appelé, conjointement avec *Euryphon*, pour voir *Perdiccas*, fils d'*Alexandre*, roi de Macédoine; on le croyait atteint d'une phthisie. *Hippocrate* l'examine attentivement, et conçoit des doutes sur la nature de la maladie. Il observe donc toutes les actions de son malade, épie toutes ses pensées, et semble deviner par avance que tout son mal est dans son âme. Mais le hasard ayant fait entrer *Phila* dans l'appartement du prince, il voit à l'instant celui-ci changer de couleur: dès-lors *Hippocrate* a pénétré son secret; l'amour seul cause sa maladie. Bientôt la passion de *Perdiccas* est satisfaite, et il recouvre en même temps la santé et le bonheur (*d*).

CITATIONS SOMMAIRES.

(*a*) Pleins d'impatience dans leurs souffrances, les hommes exigent quelquefois une certitude immuable dans tout ce que dit et ce que fait un médecin, certitude qui ne se trouve dans aucune des connaissances humaines, à l'exception des mathématiques pures. En général, nous pouvons dire que tout ce que les sens nous assurent, tout ce qui se suit d'une induction juste, et que nous voyons immédiatement dans nos idées, est vrai. L'incertain dans la Médecine, et par conséquent ce qui est préjugé, opinion, ne diminue pas la certitude du vrai. Nous connaissons les effets avec assez de certitude; ce sont les causes qui nous embarrassent; mais, dans celles-ci, nous ne nous tromperons pas si tous les effets d'une cause nous sont connus d'avance, au point que la cause puisse être déterminée par les effets. Cependant il est peu de gens de l'art qui puissent saisir ces rapports des effets aux causes, et faire l'application des principes fondés sur les observations des hommes habiles, parce que chacun croit avoir droit de faire valoir son opinion (1). — (*b*) *Drélincourt*, professeur d'anatomie à Leyde,

(1) *Zimmermann*, *op. cit.*, t. 1, p. 123.

décida qu'une fille hydropique était grosse; *Saltzman*, professeur d'anatomie à Strasbourg, assura qu'une fille grosse était hydropique; et tout récemment, dit *Zimmermann*, on a traité comme hydropique la marquise de *Bade-Dourlac*, jusqu'au quatrième jour qui a précédé ses couches. — (*c*) Quoi qu'il en soit, l'esprit d'observation vient encore plutôt d'un certain *tact* naturel, en conséquence duquel on est vivement affecté de tout ce qui s'offre à l'esprit, et d'une attention également grande à tout ce qui affecte dans ces momens. C'est de ce sentiment que vient la liberté d'esprit, laquelle met l'âme en état de sentir, de distinguer et de comprendre promptement; de même que des yeux perçans voient rapidement, clairement et déterminément, sans qu'un objet se confonde avec ceux qui sont auprès. Je dis que ce sentiment délicat donne de la liberté à l'esprit, parce que, n'étant pas obligé de s'arrêter à des sensations ou à des objets intermédiaires pour démêler ce qui l'affecte, il saisit sans hésiter et au premier instant ce que les sens lui transmettent, et se trouve en même temps assez à lui-même pour examiner ce qui peut l'intéresser (1). — (*d*) *Érasistrate* offrit un pareil exemple de sagacité exquise, en devinant l'amour qu'*Antiochus* avait conçu pour *Stratonice*, et qui avait conduit ce prince aux portes du tombeau.

DES PRÉCEPTES DE MORALE.

Διό δεῖ ἀναλαμβάνοντα τουτέων τῶν προειρημένων ἕκαστα, μετάγειν τὴν σοφίην ἐς τὴν ἰητρικήν, καὶ τὴν ἰητρικὴν ἐς τὴν σοφίην.

(Περὶ Εὐσχημόσυνης.)

En jetant un coup-d'œil sur cette Dissertation, le premier sentiment qui naîtra dans l'esprit du jeune médecin ou de celui qui aspire à le devenir, sera peut-être une sorte de découragement, s'il s'arrête à réfléchir sur l'ensemble des qualités rares et sublimes qu'il faut réunir pour suivre avec honneur la carrière de la Médecine (*a*). J'avoue que la réunion de tous ces talens n'est pas communément le partage d'un seul homme. Mais les difficultés que présente l'exercice

(1) *Ibid.*, p. 101.

d'une profession sont-elles une considération qui doive arrêter l'élan de celui qui s'y dévoue? La crainte de ne point illustrer son nom ou de ne point briller par ses talens doit-elle refroidir son zèle? L'espoir d'être utile et de recueillir l'estime de ses concitoyens n'est-il pas un motif suffisant d'émulation? Celui qui consacre ses soins au soulagement de l'humanité doit, en quelque sorte, faire abnégation de lui-même, et n'être dirigé ni par l'amour de la gloire, ni par l'intérêt personnel. Rien sans doute n'est plus disproportionné que la part qui fut assignée à chaque être dans la distribution des richesses intellectuelles (1). L'étendue, la force, le nombre des facultés morales de notre espèce, offrent des différences et des variétés infinies : l'un se distinguera par la rectitude de son jugement, tel autre brillera par la vivacité de son imagination; celui-ci aura en partage une conception facile, un esprit subtil; celui-là étonnera par la puissance et la fécondité de son génie, par la hauteur des vues à laquelle il s'élève et par les inductions qu'il en sait tirer; un très-petit nombre allieront plusieurs de ces facultés, et paraîtront alors plus favorisés que les autres. C'est ainsi qu'il n'existe, à proprement parler, entre tous les êtres de la nature, qu'une supériorité relative, c'est à dire une perfection plus ou moins grande, suivant le nombre et l'étendue des facultés réparties à chacun d'eux. Il est du devoir de tous ceux qui ont embrassé un art ou une profession quelconque d'en pousser la connaissance aussi loin que possible, et d'acquérir dans son exercice toute l'habileté dont ils se sentent capables. Pour arriver à ce but, nous ne devons pas nous dissimuler les difficultés que cette profession comporte; il faut, au contraire, les avoir sans cesse sous les yeux, et nous assurer de notre aptitude aussi bien que de notre impuissance pour les surmonter. La société ne fait point au médecin une obligation d'être habile; car elle ne saurait, dans

---

(1) Un écrivain belge, consultant sans doute plutôt ses vœux que sa raison, a prétendu que tous les hommes naissaient avec une intelligence égale, mais inégalement développée par l'éducation. Il suffit d'annoncer une semblable erreur pour la réfuter.

aucun cas, s'établir l'arbître de son mérite ; mais elle lui impose la condition de travailler chaque jour à accroître ses talens et ses lumières : c'est là une des clauses du contrat qu'il passe avec elle lorsqu'il est admis à exercer dans son sein *Hippocrate*, qui fut le plus grand médecin dont l'antiquité s'honore, a sans doute laissé à ses descendans un héritage de gloire assez beau pour que chacun de ceux qui sont appelés à le recueillir trouve de quoi satisfaire son ambition et s'estime richement doté. Au reste, il ne faut pas perdre de vue que la perfection, telle qu'on peut la concevoir, n'est que le terme idéal vers lequel doivent tendre tous nos efforts, sans que nul d'entre nous puisse jamais se glorifier d'y atteindre.

Après avoir examiné les qualités de l'esprit qui distinguent le vrai médecin, et avoir prouvé qu'elles peuvent toutes être puisées dans la Doctrine d'*Hippocrate*, il me reste à porter mon attention sur les qualités du cœur, non moins précieuses pour celui qui exerce l'art de guérir, et dont le Père de la Médecine nous offre également un modèle (*b*). Si la nature a établi, sous le rapport moral, entre tous les individus de notre espèce, des distances considérables, elle semble du moins avoir permis un rapprochement facile au moyen de la vertu. Cette union fraternelle de tous les hommes, animés par le même sentiment du bien, efface à nos yeux cette choquante disparité des talens, et semble, pour un instant, réaliser le rêve d'une égalité parfaite. Quelle plus douce satisfaction que celle dont l'amour du bien remplit notre âme! et qui, sous ce rapport, est plus digne d'envie que le médecin vertueux! *Immensum nobis aperit medicina campum ad exercendum in proximos amorem.* (Pichler.) La pratique de toutes les vertus n'est pas seulement pour celui qui se voue au soulagement des hommes, une qualité estimable, c'est un devoir rigoureux attaché à l'exercice de sa profession, et qu'il ne peut point se dispenser d'accomplir. En effet, comment parviendra-t-il à verser des consolations dans l'âme des malheureux, à leur rendre l'espoir et le courage, s'il ne trouve dans la sienne les mouvemens généreux qui doivent l'inspirer? Comment fera-t-il lui-même pour se consoler des

revers ou de l'injustice des hommes, s'il ne jouit d'une conscience pure et sans reproches? Et d'ailleurs, que deviendraient le savoir et les talens du médecin, même le plus instruit, sans l'union indispensable des qualités du cœur, qui les rehaussent, les protègent et ajoutent encore à leur efficacité? La Médecine, profession toute libérale, n'est donc que l'exercice de ces différentes qualités, morales et physiques, et ne peut se concevoir autrement (*c*). Ce n'est pas sans douleur que nous contemplons parfois ces noms célèbres que l'admiration proclame, mais que l'estime a fuis : la gloire ainsi acquise peut nous éblouir par un éclat factice et éphémère; mais il n'y a de durable que celle qui résulte de l'alliance d'une belle âme et d'un noble talent.

Je vais passer succinctement en revue les qualités morales qui me paraissent le plus indispensables au médecin, et qui sont celles qu'*Hippocrate* a surtout recommandées par ses préceptes et par son exemple (1).

Modestie (*d*). L'intérêt de l'humanité, plus encore que le soin de sa réputation, exige impérieusement que le médecin s'entoure de toutes les lumières qui peuvent éclairer son jugement, et lui éviter de commettre des fautes. De toutes les passions dont il doit se défendre, celles qui le porteraient à dissimuler ses doutes, à nier ces erreurs ou à cacher son insuffisance, sont, sans contredit, les plus déshonorantes pour son caractère et les plus funestes pour son art. Telles sont, en effet, les tristes conséquences de l'amour-propre et de la présomption dans l'exercice de la Médecine, qu'elles privent souvent le malheureux des secours qui auraient pu le sauver, ravissent ou corrompent les fruits de l'expérience, et détruisent jusqu'à la satisfaction qui accompagne les succès les plus légitimes. Sans la modestie, d'ailleurs,

---

(1) On trouve dans *Hippocrate* un cours complet de la morale la plus pure comme la plus sublime; et, quels que soient les progrès si vantés de la médecine moderne, je crois qu'il est impossible de concevoir ou de citer, dans ce genre, rien de plus beau et de plus fortement pensé.

la bonne foi et la véracité, quel est celui de ses talens dont le médecin puisse se faire honneur? Admirons et tâchons d'imiter la noble franchise avec laquelle le philosophe de Cos reconnaît et confesse ses erreurs. Appelé auprès d'*Autonomus*, qui avait reçu un coup de pierre à la tête, il avoue qu'il prit la fracture du crâne pour une des sutures, et qu'il négligea de faire le trépan; il va même dans sa douleur jusqu'à se reprocher la mort du malade (1). Dans le 1er. et le 3e. livre des Épidémiques, sur quarante-deux sujets dont il a fait l'histoire, il ne s'en trouve que dix-sept qui furent sauvés; tous les autres succombèrent. On voit dans ces aveux, comme l'observe *Quintilien*, le caractère de l'honnête homme et une ingénuité dont il n'y a guère que les grandes âmes qui soient capables (2).

Désintéressement. Philanthropie. Si le médecin se montre supérieur aux autres hommes, c'est surtout lorsqu'il prodigue avec un zèle égal ses secours au pauvre et à l'opulent. L'art qu'il exerce ne doit être entre ses mains qu'un ministère de charité et de bienfaisance; ses soins et ses consolations sont, en quelque sorte, le patrimoine des malheureux; les leur refuser est un vol fait à l'humanité. *Nihil est tàm nobile et honorificum quàm in consimilium nostrorum utilitatem labores nostros impendere.* (S.-Augustinus.) *Hippocrate* trouvait dans les bénédictions du pauvre la plus douce récompense de ses services (*e*). Il refusa, par pur désintéressement, des sommes considérables que les Abdéritains lui offraient pour prix de ses services. Tout l'or d'*Artaxercès* ne put le déterminer à servir les ennemis de sa patrie; mais ce trait sublime trouvera sa place un peu plus loin.

Discrétion. Prudence. Confident obligé des secrets qui intéressent

---

(1) Quelques historiens pensent que cette méprise fâcheuse, invoquée comme un témoignage honorable de sincérité, doit être attribuée à *Hippocrate IV*, l'un des descendans de notre héros, qui est le deuxième du nom. Mais, quoi qu'il en soit, l'exemple d'une pareille modestie n'est pas moins digne de l'illustre Vieillard.

(2) *Tourtelle*, *op. cit.*, t. 1, p. 82.

l'honneur des familles, il faut que le médecin, pour justifier et mériter la confiance qu'on lui accorde, soit d'une discrétion et d'une probité à toute épreuve (*f*). Initié par état dans les mystères de la vie privée, toutes les révélations qui lui sont faites alors, soit qu'il les obtienne volontairement, ou qu'il parvienne à les arracher, sont pour lui un dépôt sacré qu'il ne pourrait violer sans crime (*g*). Beaucoup de prudence et une extrême réserve ne sont pas moins nécessaires en médecine, dans les cas surtout où il s'agit de prononcer sur l'issue d'une maladie ou d'administrer un remède. Trop de promptitude dans le jugement pourrait alors faire repentir le médecin de sa témérité (*h*). Poursuivons cet examen.

Douceur. Patience. Sensibilité (i). Ces qualités sont également importantes; car quelquefois la violence des douleurs arrache au malade des plaintes ou des propos durs contre le médecin qui le soigne; il faut que celui-ci s'arme de patience et de modération, se gardant bien d'attribuer à un mauvais cœur ce qui est l'effet des souffrances. La sensibilité qui lui convient ne doit pourtant pas exclure ce sang-froid inaltérable qu'il doit montrer dans beaucoup de circonstances, notamment lorsqu'il assiste à quelque grande opération. Les émotions vives et la peine qu'il paraîtrait ressentir seraient alors peu encourageantes pour le malade. « Quant à ceux qui lui reprochent de « laisser mourir ses malades, il doit mépriser leurs attaques; car « ils ne sont pas plus en état de juger le médecin que la maladie. » (*Liv. de l'Art*).

Dévouement. Amour de la patrie. Ce fut encore *Hippocrate* qui, le premier, offrit à notre admiration un trait vraiment héroïque de dévouement et d'amour national. Une peste affreuse ravageait l'Attique; *Hippocrate* parvint par son zèle et ses soins, à en arrêter le cours et à délivrer son pays de ce terrible fléau. Pour cela il fit allumer des feux nombreux alimentés par des bois odoriférans, des aromates, des fleurs et des parfums; ces moyens réussirent à mitiger, sinon à

détruire, les miasmes délétères répandus dans l'atmosphère, et il prévint ainsi la contagion. La même maladie s'étant manifestée dans le camp d'*Artaxercès*, ce monarque fit offrir à *Hippocrate* des présens magnifiques pour venir secourir son armée; mais celui-ci lui fit dire que le patriotisme et l'honneur l'emporteraient toujours chez lui sur toutes les richesses de l'univers, et qu'il n'irait jamais au secours des ennemis de la Grèce. Le roi lui fit des menaces terribles; et *Hippocrate*, content d'avoir rempli son devoir, les méprisa (1). Dans ces temps modernes, l'exemple du noble dévouement que je rapporte a trouvé de nombreux imitateurs. Il suffit de citer les noms des *Des Genettes* (2), des *Pariset*, des *François*, des *Bally*, des *Mazet* (3), pour rappeler toute l'étendue des services que le courage civique rendit à la science et au pays. Ce sont ces grands modèles que le médecin doit suivre, s'il aspire à la gloire impérissable des actions généreuses et magnanimes.

CITATIONS SOMMAIRES.

(*a*) Le médecin, selon *Hippocrate*, doit avoir un esprit tranquille, l'âme élevée, être éloigné de tout ce qui tient de la superstition, parce qu'il est impossible d'être superstitieux et de voir le vrai..... Dans le temps même où la Médecine n'était fondée que sur les prestiges et la superstition, *Hippocrate* s'était élevé avec force et avec succès contre le torrent de l'ignorance. Il nous apprend, dans son traité de l'Épilepsie, à résister à la superstition, et démasque avec sa mâle éloquence les imposteurs qui prétendent guérir par des charmes les maladies qu'ils ne peuvent maîtriser par des médicamens. On ne verra dans aucun des ouvrages de ce grand homme rien qui se sente de l'abus de la crédulité et de la superstition. C'est la nature seule qu'il écoute, et il ne l'interprète que par elle-même, parce que ce n'est que par elle seule qu'il avait appris à voir (4).—*Galien* a rendu

---

(1) *Tourtelle*, *op. cit.*, t. 1, p. 326 et 329.

(2) Ce médecin tenta sur lui-même l'inoculation de la peste, en Égypte.

(3) Ce dernier est mort à Barcelonne, victime d'une épidémie qui ravageait la Catalogne, en travaillant à l'étouffer.

(4) *Zimmermann*, *op. cit.*, t. 1, p. 135.

cette justice à *Hippocrate*, qu'il était passionné pour la vérité, et non pour la gloire et les honneurs. Ainsi, quoique l'ambition de la gloire soit la plus noble de toutes, ce grand homme la soumettait encore à sa philosophie (1).—Tant qu'on trouvera dans les lois générales ou particulières de la nature et de l'économie animale la raison suffisante des causes prochaines ou éloignées des affections du corps, on ne doit pas chercher, selon *Hippocrate*, ει τι θεῖον ἐν εστι ἐν τῇσι νουσοῖσι, s'il y a du surnaturel dans une maladie. — La science est la clé avec laquelle le médecin pénètre dans l'intérieur de la nature : le médecin savant connaît d'avance le pays où il va entrer, tandis que l'empirique ignore même les routes qui y conduisent ; l'un va voir à découvert le sein de la nature, l'autre ne sait même ce qu'il y va chercher (2). — (*b*) Le grand caractère d'*Hippocrate* a d'autant plus de droit à notre vénération, qu'il relevait en lui la pratique de toutes les vertus..... On voit par le serment qu'il faisait prêter à tous ceux qu'il admettait à recevoir ses leçons, qu'il regardait le médecin comme étant étroitement obligé à tous les devoirs de la reconnaissance pour ses maîtres, de l'humanité, de la probité, de la pureté des mœnrs auprès de ses malades, et d'une discrétion qui lui fit taire tout ce qui devait rester secret, lors même qu'on ne l'avait pas confié à sa foi..... Mais *Hippocrate*, toujours soumis aux obligations qu'imposent ces vertus premières, devait s'élever encore davantage par l'effet du peu de cas qu'il faisait de la célébrité et des richesses. Ce sentiment ne pouvait que produire en lui une autre vertu courageuse et d'un ordre supérieur, méconnue du peuple, et qui honore d'autant plus le médecin qui la possède..... Celui-ci est souvent appelé, dans l'exercice de ses fonctions, à pratiquer cette vertu rare qui lui fait voir avec indifférence la censure et les applaudissemens de la multitude, incapable de le juger. Lorsqn'il est assuré, autant qu'il peut l'être, des motifs qu'il a de choisir une méthode de traitement éloignée des opinions vulgaires, il ne balancera pas à la suivre, quoiqu'il compromette sa réputation et sa fortune, plutôt que d'opter en faveur d'une autre, revêtue de l'approbation générale, mais qui pourrait être dangereuse ou moins sûre (3). — (*c*) La Médecine sans la philosophie, a dit *Bacon*, n'est qu'un art imposteur. « Sans la vertu, que vaut un grand génie ? » (Gresset.) — *Hippocrate* était persuadé intimement de cette grande vérité, qu'a depuis si bien présentée le divin *Marc-Aurèle*, que, dans la vie humaine, tout est momentané, muable, obscur, incertain ; que la réputation même après la mort se

(1) *Barthez*, *op. cit.*
(2) *Zimmermann*, *op. cit.*, t. 1, p. 108—116.
(3) *Barthez*, *ibid.*

confond avec l'oubli ; et que la philosophie est le seul guide qui doive diriger l'homme dans ce cours perpétuellement inconstant des choses humaines....... Quels sont donc les principaux caractères de la vraie philosophie, dont *Hippocrate* était pénétré ? Rechercher la vérité, pratiquer la bienfaisance, et n'estimer les biens de la fortune et de la gloire qu'autant qu'ils peuvent servir à ces fins généreuses (1). — (*d*) Il n'est point messéant (*précep. d'Hipp.*), lorsqu'un médecin se trouve embarrassé par défaut d'expérience, qu'il appelle des collègues pour se concerter avec eux sur l'état de son malade, afin de trouver des secours plus efficaces en réunissant leurs efforts simultanés. En effet, dans le cours d'une maladie dangereuse, dont la violence s'accroît à chaque moment, il échappe une foule de choses par la perplexité même où l'on se trouve. Il faut donc s'armer de courage ; car je ne sache pas pouvoir fixer ce que l'art peut juger en dernier ressort (2)... Il importe sur ce point de ne pas élever de contestations orageuses, encore moins de se railler les uns les autres ; car la raison qui éclaire un médecin ne doit jamais exciter la haine d'un autre médecin ; autrement ce serait bien méprisable : laissons ces procédés misérables aux charlatans qui fréquentent les places publiques et les marchés pour y exercer leur trafic. Ce n'est pas sous ce faux point de vue que l'on a été forcé de consulter en médecine : *car la disette s'y fait quelquefois sentir au sein de l'abondance* (3)...... Il dit aux médecins qui seraient tentés de faire parade d'une vaine érudition : « Si vous voulez paraître devant une assemblée pour y être écoutés, que ce ne soit pas dans le désir d'une fausse gloire, ni pour citer des passages de poésie ; car c'est une preuve d'impuissance et de peu d'amour du travail. Je désapprouve absolument toute recherche historique, aurait-elle même coûté beaucoup de soins, si elle est étrangère au but qu'elle doit avoir. La Médecine doit présenter seulement des choix utiles ; autrement, le médecin travaillera par une vaine ostentation, en imitant le bourdonnement du frêlon » (4). — (*e*) J'exhorte particulièrement les médecins de ne point exiger de salaire avec dureté ; mais, au contraire, d'avoir égard à l'aisance et aux moyens de chaque malade avec la plus grande humanité ; quelquefois même ils doivent visiter gratuitement, par le désir de s'attirer la reconnaissance plutôt que par l'espoir du

---

(1) *Barthez, op. cit.*

(2) Οὐχ ἄσχημων δὴ, οὐδ' ἤν τὶς ἰητρὸς στενοχωρέων τῷ παρεόντι ἐπὶ τινὶ νοσέοντι καὶ ἐπισκοτεόμενος τῇ ἀπειρίῃ, ...

(3) Καὶ περὶ τουτέων μηδέποτε φιλονεικέειν, προσκυρέοντας ἑωυτοῖσι καταςιλλαίνειν....

(4) Ἢν δὲ καὶ εἵνεκα ὁμίλου θέλης ἀκρόασιν ποιήσασθαι, οὐκ ἀγακλεῶς ἐπιθυμέεις...... (Παραγγελίαι.)

lucre. Que si l'occasion se présente de secourir un étranger ou un indigent, ils leur deviennent des hôtes généreux, en contribuant de leurs deniers à les guérir ; car la philanthropie ou l'amour de l'humanité produit aussi la philotechnie ou l'amour de l'art (1).... Mais ces faux médecins, plongés dans l'abîme de l'ignorance, ces êtres énorgueillis d'une vaine gloire, encore plus avides de richesses, ne sentiront point ce que je viens de dire ; ils ne songent qu'à satisfaire leur cupidité, et négligent entièrement une profession dont ils abusent honteusement (2). — Son génie semblait recevoir encore un plus haut degré d'élévation par l'élévation de son âme..... Il n'estimait la gloire et la fortune qu'à proportion de ce qu'elles le mettaient à portée de faire plus de bien. Il pratiquait et recommandait à ses disciples les devoirs qu'imposent les vertus de tout genre ; et il possédait cette vertu supérieure d'un homme qui ne se laisse jamais détourner de la route qu'il a dû se tracer, par aucun motif d'acquérir ou de conserver la faveur de la multitude (3).—(*f*) Dans toutes les maisons où j'irai, je n'y entrerai jamais que pour porter mes secours aux malades ; tout ce que j'aurai vu et entendu, qui n'aura pas un rapport direct avec le commerce ordinaire de la vie, je le tairai comme choses secrètes (4). — (*g*) La loi fait une obligation formelle aux gens de l'art de garder fidèlement les secrets qui leur sont confiés, à peine d'un emprisonnement d'un mois à six mois, et d'une amende de cent francs à cinq cents francs (article 378 du Code pénal). — (*h*) N'assurez jamais que tel remède guérit ; car, s'il vient à manquer son effet par un changement inattendu de la maladie, le vulgaire ne saurait l'attribuer à sa véritable cause.... Visitez souvent vos malades ; dans le doute, revoyez-les encore : quand il y a absence de certitude, c'est une raison de plus pour ne négliger aucune des probabilités. (*Liv. des Préceptes et de la Décence.*) — (*i*) Il est aussi du devoir du médecin de ne pas instruire les malades de ce qu'il veut faire, mais de les exhorter d'une manière franche et décidée, en les détournant également de leurs fantaisies ; pour cela, il doit unir sagement la douceur à la fermeté, quelquefois être sévère et menaçant tout en distribuant ses consolations avec bonté, et en inspirant aux malades le courage et l'espérance. Les prédictions sur l'état présent ou l'avenir de ceux-ci les ont souvent jetés dans

---

(1) *Παρακελεύομαι δὲ μὴ λίην ἀπανθρωπίην εἰσάγειν.....*

(2) *Οὐ μὲν οὖν ἐόντες ἐν βυθῷ ἀτεχνίης, τῶν προλελεγμένων οὐκ ἂν αἰσθάνοιντο.....* (*Παραγγελίαι.*)

(3) *Barthez*, op. cit.

(4) *Εἰς οἰκίας δὲ ὁκόσας ἂν ἐσίω..... Ἃ δ' ἂν ἐν θεραπείῃ, ἢ ἴδω, ἢ ἀκούσω, ἢ καὶ ἄνευ θεραπηΐης κατὰ βίον ἀνθρώπων.......* (*Ὅρκος.*)

de grandes anxiétés..... Ainsi, il faut que le médecin ait de la douceur et de l'égalité dans le caractère; car l'âpreté éloigne aussi bien les malades que les personnes en santé (1).

Quoi de plus admirable et de plus digne de nos éloges qu'une semblable morale ! — Puisse le souvenir de notre divin législateur nous rappeler, dans tous les temps, que les hommes qui se montrent les plus dignes de l'estime des sages, sont ceux pour qui la connaissance de la vérité et le sentiment de la vertu forment les premiers besoins de l'âme ; qui exercent constamment leur bienfaisance envers leurs semblables, sans se laisser jamais atteindre par la contagion des opinions populaires, et qui réduisent à leur valeur réelle tous les objets que s'exagèrent les passions ambitieuses de gloire ou de fortune ! (2)

RÉSUMÉ.

Malgré la manière imparfaite et succincte dont cette Dissertation est traitée, j'aurai rempli mon but si l'on entrevoit les avantages que l'on peut retirer, dans l'art de guérir, de l'étude des chefs-d'œuvre anciens, et particulièrement de la Doctrine d'*Hippocrate*. C'est cette dernière que j'ai envisagée ici sous le point de vue de sa plus grande utilité. Les nombreuses citations que j'ai accumulées pourront paraître fastidieuses ; mais elles étaient nécessaires pour appuyer mes assertions, et j'ai dû accorder quelque espace à une doctrine assez peu connue, et qui n'est pas publiquement enseignée. Deux points principaux dominent cette Thèse : 1°. les difficultés qui remplissent la carrière médicale ; 2°. les conditions nécessaires pour les surmonter. En me résumant, et pour rester fidèle au plan que je me suis tracé, je dirai avec *Hippocrate :* « Quiconque aspire à une connaissance parfaite de la Médecine doit réunir d'abord les dispositions naturelles, puis l'instruction, l'application dès l'enfance, l'amour du travail, se tenir dans le séjour favorable aux études,

---

(1) Μεθ' ὑπουϱγὶης, τὰ πολλὰ τὸν νοσέοντα ὑποκϱυπτόμενον...... Ὄντων οὖν τοιουτέων, τῶν πϱοειϱημένων ἁπάντων..... (Πεϱὶ Εὐσχημόσυνης.)

(2) *Barthez*, Péroraison du Discours cité.

« pendant le temps nécessaire. Mais, de toutes ces conditions, la « plus indispensable est celle des dons de la nature; car les obstacles « qu'elle fait naître rendent tous nos efforts stériles..... Il faut d'ail- « leurs qu'elle soit secondée par un jugement sain, cultivé par des « études commencées dès la plus tendre jeunesse, dans un lieu fa- « vorable à l'instruction; il faut de plus y joindre une longue appli- « cation et l'amour de l'étude, afin que la science, entée pour ainsi « dire sur la nature, produise ensuite, par l'effet de l'art, une récolte « abondante (1)........ Tout ce qui peut relever le prix de la sagesse « convient également à la Médecine : le mépris des richesses, la pru- « dence, la modestie, une vie chaste et pure, la modération, l'hon- « neur, la justice, la décence, la gravité de la doctrine, l'éloignement « d'un gain sordide, l'absence de superstition et une force d'âme « presque divine (2). » C'est ainsi, ajoute cet homme célèbre, « que « le médecin philosophe est, en quelque sorte, égal aux Dieux (3). »

---

(1) Χρὴ γὰρ ὅστις μέλλει ἰητρικῆς ξυνέσιν ἀτρεκέως ἁρμόζεσθαι, τῶν δὲ μιν ἐπίβολος γένεσθαι· φύσιος· διδασκαλίης· τρόπου εὐφυέος· παιδομαθίης· φιλοπονίης..... (Νόμος.)

(2) Καὶ ἔνι τὰ πρὸς σοφίην, ἐν ἰητρικῇ πάντα.....

(3) Ἰητρὸς γὰρ φιλόσοφος, ἰσόθεος. (Περὶ Εὐσχημόσυνης.)

QUELQUES VUES

SUR L'ÉTUDE PRATIQUE

DES SCIENCES MÉDICALES.

Segniùs irritant animos demissa per aurem,
Quàm quæ sunt oculis subjecta fidelibus....
HOR., *de Arte poeticâ.*

La carrière médicale se divise en deux périodes distinctes : l'une qui comprend le temps des études, l'autre relative à l'exercice de l'art (1). Nous avons examiné, dans la première partie de cet ouvrage, les qualités les plus favorables à la pratique ; il convient maintenant de tracer quelques règles sur la manière dont on doit acquérir ou développer ces précieuses qualités par la culture. Nous pensons

(1) Il est bien entendu que les études médicales doivent être dirigées exclusivement vers le but de la pratique, et ne pas être considérées, ainsi qu'on le fait trop souvent, comme de pures formalités académiques ou de simples préparations à des examens. La Médecine, uniquement *science* dans sa partie historique ou littéraire, parce qu'elle n'exige que de l'application et de la mémoire, est essentiellement un *art* dans tout ce qui concerne son exercice ; car elle veut alors de l'habileté et du génie : aussi cette dernière définition lui convient-elle beaucoup mieux. Que dirait-on, par exemple, d'un peintre ou d'un musicien qui apprendraient leur art dans les livres, pour le pratiquer ensuite *ex abrupto ?* C'est là cependant ce qui a lieu en grande partie, de nos jours, dans l'étude de la Médecine.

toutefois que l'esprit qui anime l'élève, de même que le praticien, doit être essentiellement *hippocratique*, c'est à dire que l'un et l'autre ne sauraient se proposer de meilleur modèle dans leur conduite, que les préceptes et les exemples du divin fondateur de la science. La profession du médecin est ainsi, comme on voit, toute une carrière d'épreuves.

Forcé par les bornes et la nature de ce travail de me restreindre le plus possible, je ne donnerai que peu de développement à ces réflexions. Je tâcherai donc d'exposer clairement, avec concision, mon sentiment à l'égard de l'instruction médicale.

Abus des livres et de la théorie en médecine. J'emprunte à l'excellente thèse du docteur *Lambert* les considérations suivantes, qui s'adaptent parfaitement à mon sujet, et dont j'ai goûté toute la justesse. « *Bichat*, « dit-il, compare les livres à ces verres qui, placés entre notre œil « et les objets, les diminuent ou les grossissent, les embellissent ou « les défigurent, et rarement nous les présentent tels qu'ils sont « dans la nature. Dans une matière qui regarde de si près le salut « des hommes, si l'écrivain ne peut parvenir à donner à ses descrip- « tions toute la vérité qu'elles exigent, il imprimera à coup sûr une « fausse direction à l'étudiant; celui-ci s'habituera à de fausses « images; et comme c'est, en général, de la méthode que l'on a « adoptée, que découlent les progrès que l'on fait dans les sciences, « si on a commencé d'une manière fausse, on poursuit sa route tor- « tueuse, et l'humanité devient la victime de nos erreurs..... Don- « nez-vous la peine de parcourir plusieurs ouvrages de médecine, « et vous serez étonnés de trouver dans une même matière des idées « aussi disparates les unes des autres. Cependant chaque ligne y brille « du feu du génie; l'auteur vous charme, vous ravit, vous enlève; « mais transportez-vous au lit du malade, toutes ces belles théories « s'évanouissent; ces images qui avaient tant frappé votre imagina- « tion, ne sont que des fictions; heureux lorsqu'on peut les mettre à « l'épreuve de la raison ou au creuset de l'expérience! Que de théories

« brillantes, ingénieuses, accréditées, se sont évanouies devant un « fait nouveau bien constaté! Quoique la Médecine possède une infi- « nité d'ouvrages dont les faits sont erronés, on en voit peu cependant « qui ne contiennent quelques idées lumineuses ou des préceptes « utiles. Il faut donc les compulser; il faut, au milieu d'un fatras « de mots artistement rangés, chercher le bon et l'utile; en un mot, « il faut savoir lire (1). L'étude du moyen devrait ainsi précéder celle « de la science. Mais a-t-on besoin du livre pour connaître l'anato- « mie? Non; ce n'est pas l'opinion de *Bichat*, puisqu'il prouve lui- « même que « c'est dans les corps organisés qu'il faut étudier l'orga- « nisation; seuls ils nous présentent la vérité..... Ici l'inspection est « tout, comme dans la plupart des sciences physiques. Il faut voir « la nature et non pas l'apprendre; les sens mieux que les livres « peuvent nous instruire, etc. » En prenant pour modèle un savant « aussi distingué, ne sommes-nous par sûrs de notre fait? Avons-nous « d'autre marche à suivre pour devenir médecins, que d'être à l'am- « phithéâtre et au lit des malades? *Laennec* dit, en parlant de l'ana- « tomie : « Les écrits des *Bonnet* et des *Morgagni* sont des livres fer- « més pour quiconque n'a pas assez vu pour avoir appris à les lire. « Les ouvrages des médecins peu versés dans les sciences anato- « miques ne sont remplis que de citations à contre-sens des obser- « vations de ces maîtres. Ouvrir des cadavres, observer, revoir souvent « les mêmes objets. tel est l'unique moyen d'apprendre l'anatomie « pathologique, et d'acquérir l'intelligence des livres écrits sur cette « science. » C'est lorsque nous aurons bien appris à interroger la

(1) On retrouve la même pensée dans le passage suivant de *Zimmermann* (t. 1, p. 69, *Du savoir d'un Médecin*) : « Les ouvrages de médecine, comme tous les autres ouvrages, contiennent des erreurs à côté des plus grandes vérités. Les préjugés des auteurs ont même souvent enveloppé ces vérités de l'obscurité la plus ténébreuse. Il est peu de ces grands maîtres dont la moindre réflexion soit une vérité lumineuse et un précepte important; et c'est dans le fatras du verbiage le plus ennuyeux qu'il faut avoir le courage et l'esprit de saisir une observation qui semble se dérober à l'œil le plus clairvoyant. La plupart ne disent que très-peu dans de très-longs détails; et l'on est obligé de lire, pour ainsi dire, leurs écrits sans penser, pour trouver de temps en temps quelques avis intéressans; autrement on n'en soutiendrait pas la lecture.

« nature, à la connaître, et que nous saurons comment elle agit,
« quels changemens elle éprouve à la suite des maladies, c'est alors,
« dis-je, qu'il faudra faire usage du livre. S'il nous trompe, nous ne
« serons pas dupes de ses erreurs; et lorsque nous verrons *Swédiaur*
« parler de la glande prostate de la femme, nous prononcerons hardi-
« ment qu'il n'a jamais porté le scalpel sur le sexe. Quelle immense
« différence entre un médecin qui a vu et celui qui a lu! Le premier
« a toujours une marche sûre et positive; le second, l'instrument
« de son semblable, va en tâtonnant; il hasarde tous les systèmes,
« et compromet sans cesse un art qu'il n'aurait jamais dû exer-
« cer (1). »

Ces idées sur l'insuffisance des livres et de la théorie en médecine me laissent peu de chose à ajouter. Il est constant que dans une science toute pratique, le seul moyen d'acquérir des connaissances positives est d'avoir sans cesse sous les yeux les faits que l'on étudie et dont il importe de conserver le souvenir. Si, d'après l'opinion d'un célèbre idéologiste, M. *Laromiguière*, l'attention est la faculté essentielle primordiale d'où dérivent la comparaison et le raisonnement, c'est surtout à tenir cette faculté en éveil que tous nos soins doivent s'appliquer; or, comment arriver plus sûrement à ce but, qu'en captivant l'observateur par l'attrait d'objets nouveaux et qui l'intéressent? Les traités élémentaires de médecine, en général peu châtiés sur la méthode et les règles didactiques, offrent ce grand inconvénient, qu'ils fatiguent et rebutent l'attention des élèves, les rendent paresseux, inhabiles à observer; et, pour prix de beaucoup d'ennui et de dégoût, leur laissent l'esprit et la mémoire complètement vides.

Je crois donc que la meilleure éducation médicale serait celle qui, entièrement physique, consisterait dans l'examen attentif et immédiat des objets relatifs à chaque science, présentés et disposés dans un

(1) Principes généraux sur la Méthode d'étudier et d'observer en médecine ; thèse présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 19 février 1827, par *C.-D. Lambert*, ancien élève interne des hôpitaux de Paris, etc.

ordre convenable par des maîtres habiles, zélés pour leurs élèves. Pour réaliser cette grande amélioration, trois conditions seraient nécessaires : 1°. des *nomenclatures*, rendues aussi simples que possible, et qui ne devraient être que de pures dénominations; 2°. un petit nombre de *livres-modèles*, destinés à être confrontés avec les découvertes de l'élève, et à rectifier les erreurs de son jugement; 3°. des *méthodes analytiques*, saines et normales, appropriées à chaque genre d'études.

Il me reste à démontrer maintenant qu'il n'est aucune branche de la Médecine à laquelle ce projet d'instruction ne puisse être appliqué. Je vais donc faire un examen rapide de chaque science médicale en particulier.

Anatomie. Science fondamentale de la Médecine, qui a pour objet la connaissance de l'organisation matérielle de l'homme, et qui s'occupe du nombre, des formes, de la situation respective, des connexions, des propriétés physiques de tous les organes qui composent le corps humain. Le mot *anatomie* signifie *dissection;* pris dans le sens le plus étendu, il s'entend de l'étude de tous les êtres organisés (animaux et végétaux).

L'anatomie générale se distingue, comme on voit, suivant la classe d'êtres dont elle s'occupe, en deux branches principales, savoir : la *phytotomie* et la *zootomie.* Cette dernière, qui comprend tous les animaux, se subdivise naturellement en deux autres branches : *anatomie comparative* et *anthropotomie* ou *anatomie spéciale de l'homme*, qui est l'anatomie proprement dite. Celle-ci se partage d'abord en deux grandes sections : A. *squelettologie*, ou traité des parties dures qui forment la charpente du corps; B. *sarcologie*, ou traité des parties molles. Les objets qu'il convient de se procurer pour l'étude de la première sont : 1°. des *squelettes* naturels et artificiels de différens sujets et de différens âges; 2°. des *parties articulées*, telles que bassins, têtes, thorax, bras, jambes, etc.; 3°. des *os séparés ;* 4° des *coupes* de ces diverses parties. La squelettologie comprend : 1°. l'*ostéologie*, ou traité des os; 2°. la

syndesmologie, ou traité des ligamens et des moyens d'union des os.

La sarcologie forme l'objet de la dissection proprement dite; on doit l'étudier exclusivement dans les amphithéâtres. Cette branche comprend : 1°. la *myologie*, ou traité des muscles et des aponévroses ; 2°. la *splanchnologie*, ou traité des viscères et des organes internes les plus complexes; 3°. l'*angéïologie*, ou traité des vaisseaux et des conduits qui servent à la circulation des fluides; subdivisée en : α. *artériologie*, ou traité des artères; β. *phlébologie*, ou traité des veines; γ. *lymphologie*, ou traité des canaux de la lymphe; 4°. la *névrologie*, ou traité des nerfs et des organes du sentiment. On peut joindre à cette division la *méningologie*, ou traité des membranes et des organes d'enveloppe; et l'*embryologie*, ou histoire de l'œuf humain.

La connaissance des élémens et des tissus organiques des animaux compose, en outre, une branche particulière d'études sous le nom de *chimie animale* ou *zoochimie*, dont on forme deux coupes secondaires, savoir : l'*hygrologie*, ou étude des fluides; et la *stéréologie*, ou étude des solides.

Un *organe* ou *viscère* quelconque peut être envisagé sous les rapports suivans : *forme* ou *figure*, *étendue*, *situation*, *connexions* (*insertions*, *articulations* ou *superpositions*), *surface* (*angles*, *bords*, *extrémités*, *circonférence*, *superficie*), *direction*, *propriétés physiques*, *composition anatomique* et *texture*, *particularités de structure* (*apophyses* ou *éminences*, *cavités*, *orifices de canaux*, *productions de toute nature*, etc.). Toutes ces choses peuvent être constatées par la simple inspection. Il ne s'agit que de dénommer exactement les divers points sur lesquels l'esprit doit se fixer, et de lui abandonner ensuite le soin des remarques. Les nomenclatures et les livres-modèles complèteraient ce système d'études; ceux-ci suppléeraient à ce que les yeux n'auraient pu saisir (1).

Je place en première ligne des talens de l'anatomiste, celui de la

---

(1) Dans l'étude de l'anatomie il convient, en général, de ne point empiéter sur les diverses parties de cette science par une démonstration anticipée, ainsi qu'on le fait habituellement. Je partage entièrement sur ce sujet l'opinion du docteur *Barthélemy Chanteduc*, de Marseille, qui l'a pris pour texte de sa thèse inaugurale (1823).

préparation, c'est à dire sa dextérité à manier le scalpel et à mettre à découvert les différentes parties qu'il doit étudier.

Physiologie. Science complémentaire de l'anatomie et de la *zoonomie* (histoire générale des lois de l'organisation des animaux), qui a pour objet la matière organisée considérée dans ses résultats fonctionnels ou dans ses actes vitaux. Comme la première, la physiologie est *générale*, *spéciale*, *comparative*, *végétale*, *humaine* ou proprement dite, etc. Ses moyens d'étude et de démonstration consistent surtout dans la connaissance parfaite des instrumens ou ressorts de l'organisation vivante, et dans les expériences faites comparativement sur les animaux par la *vivisection*. Toutefois la physiologie est loin d'être entièrement dégagée d'hypothèses, et d'offrir ce degré de certitude auquel ont atteint les autres branches de l'art médical.

Une *fonction* peut être définie : la somme des phénomènes qu'un organe ou un système d'organes est chargé d'accomplir. Pour l'étudier convenablement, on doit examiner successivement : 1°. l'*appareil instrumental* auquel cette fonction est départie; 2°. ses *excitans particuliers*, ou l'action des causes tant externes qu'internes avec lesquelles il est en rapport; 3°. le *mécanisme* des phénomènes les plus apparens, c'est à dire la manière dont les causes agissantes opèrent et font jouer les rouages de l'organisation.

L'analyse anatomique est, comme on voit, la base et le moyen de cette espèce d'étude.

Pathologie. Branche de la Médecine qui s'occupe de l'étude et de la connaissance des maladies. On la divise en *pathologie externe* ou *chirurgicale*, et en *pathologie interne* ou *médicale*, qui est la médecine proprement dite. Cette dernière comprend plusieurs sections : 1°. l'*étiologie*, ou traité des causes morbifiques ; 2°. la *séméïotique*, ou traité des signes manifestes de la maladie; 3°. la *symptomatologie*, ou traité des symptômes ; 4°. la *nosologie*, ou classification des maladies, dont l'utilité me paraît plus que douteuse.

On qualifie du nom de *maladie* tout changement appréciable, toute lésion notable et persévérante, soit dans la position ou la structure des organes, soit dans l'exercice d'une ou de plusieurs fonctions, par rapport à l'état habituel de l'individu. Beaucoup de considérations diverses s'attachent à l'étude et à l'observation des maladies ; telles sont : les *caractères* (*épidémiques, sporadiques, endémiques*), les *causes* (*congéniales, héréditaires, accidentelles, physiques, mécaniques, chimiques, éloignées, prédisposantes, prochaines, spécifiques, externes, internes, essentielles*), le *siége*, les *signes* et *symptômes* (*diagnostic, prognostic, indications à remplir*), les *périodes* (*invasion, augment, état, déclin*), le *type* (*quotidien, intermittent, rémittent, continu*), la *durée* (*longue* ou *courte*), la *terminaison* (*résolution, métastase, délitescence, chronicité*), les *complications*, etc. Il est presque inutile de noter que c'est uniquement sur les malades, et nullement dans les livres, qu'on doit apprendre la pathologie. Jamais la lecture des auteurs ne fut plus complètement vaine et abusive que dans cette partie importante de l'art de guérir. Cette science est aussi beaucoup éclairée par le concours des connaissances anatomico-physiologiques, que l'on doit posséder à fond.

Histoire naturelle médicale Suivant sa définition la plus étendue, l'histoire naturelle médicale semblerait embrasser toutes les parties de la Médecine ; car tout ce qui a rapport à l'homme et aux êtres de la nature compose son domaine. Cependant l'usage a restreint sa signification ; on ne comprend sous ce titre que l'histoire naturelle des trois règnes, appliquée à l'art de guérir, et divisée en trois branches, ainsi qu'il suit : 1°. la *minéralogie*, qui étudie les substances minérales dans leur forme, leur composition et leurs propriétés ; 2° la *botanique* ou *phytologie*, qui s'occupe des végétaux, de leur organisation intérieure, des fonctions qu'ils exécutent, et de leur classification méthodique ; 3°. la *zoologie*, qui considère tous les animaux sous le rapport de leur structure, de leurs fonctions, de leurs produits, d'après un ordre analytique. Le sujet de ces diverses branches, les minéraux, les végétaux et les animaux, suppose nécessairement

qu'on a étudié dans la nature, ou d'après les collections des objets qui la représentent. On ne saurait, en effet, arriver autrement à la connaissance de l'histoire naturelle, dont le but est surtout de nous préparer à l'étude de la thérapeutique et de la matière médicale, qui en forment comme le complément.

Thérapeutique et Matière médicale. L'art de connaître les médicamens, leurs effets sur l'économie, leurs doses et la manière de les administrer, constitue cette branche d'études dont il est ici question. Un *médicament* ou *agent pharmaceutique* est une substance qui, appliquée à l'extérieur ou donnée à l'intérieur, tend à produire un changement favorable dans le corps de l'homme malade, d'où résulte le rétablissement de la santé. Il diffère de l'*aliment*, en ce que celui-ci éprouve de la part de nos organes une véritable élaboration vitale, qui le transforme en matière assimilable et réparatrice; tandis que le principe médicamenteux n'est susceptible que de décompositions impropres à la chylose et à la nutrition, ou ne forme que de pures combinaisons chimiques. Les caractères ci-dessus le distinguent suffisamment du *poison*.

Les différens moyens employés pour combattre les maladies portent le nom d'*agens thérapeutiques*.

Des *droguiers*, ou la collection de toutes les substances médicamenteuses simples, sont indispensables pour l'étude de la matière médicale; on apprend la thérapeutique en suivant les effets des prescriptions faites par le médecin cliniste au malade.

On doit considérer un médicament sous les rapports suivans : *histoire naturelle médicale*, *propriétés physiques* et *chimiques*, *préparations*, *posologie*, *usages*, *action* (*chimique*, *physiologique*, *locale*, *générale*, *spéciale*, *immédiate*, *secondaire*, *absolue*, *relative*), *modes d'administration*, etc.

Hygiène. Science accessoire de la précédente, et que le thérapeutiste doit nécessairement comprendre dans ses études. On la divise

en : 1°. *hygiène générale* ou *spéciale*, selon qu'elle considère les individus collectivement, ou chacun d'eux en particulier, eu égard à l'âge, au sexe et à la constitution; 2°. *hygiène publique* ou *privée*, selon qu'elle a rapport à l'homme individuellement, ou à une population entière. On la divise encore en *hygiène navale*, *militaire*, etc. Ses attributs sont les moyens de conserver la santé et de prévenir les maladies. Elle apprend à connaître les diverses circonstances de la vie qui peuvent influer sur chaque homme ou sur chaque peuple, et les règles applicables à ces circonstances. Les agens ou modificateurs à l'examen desquels on doit se livrer dans l'étude de l'hygiène, ont été rangés par le professeur *Hallé* dans les six classes suivantes :

1°. *Circumfusa*, ou choses environnantes (*air*, *chaleur*, *lumière*, *climats*, *localités*);

2°. *Applicata*, ou choses appliquées à la surface du corps (*vêtemens*, *cosmétiques*, *bains*, *frictions*);

3°. *Ingesta*, ou choses destinées à être introduites dans le corps (*alimens*, *boissons*, *masticatoires*, *collutoires*, *errhins*, *lavemens*);

4°. *Excréta*, ou choses qui doivent être expulsées hors de l'économie (*matières fécales*, *urines*, *sueur*, *sperme*, *lait*, *flux menstruel*);

5°. *Gesta*, ou les mouvemens et la locomotion (*veille*, *sommeil*, *mouvemens généraux* et *particuliers*);

6°. *Percepta*, ou tout ce qui fait partie des fonctions de la sensibilité (*opérations de l'intellect*, *passions*).

Dans l'application des lois hygiéniques, on doit avoir égard aux modifications que l'homme éprouve dans sa nature, et qui sont, 1°. les *sexes* et les *révolutions propres à chacun d'eux*; 2°. les *âges*; 3°. les *tempéramens* ou *constitutions*; 4°. l'*état* de *santé* ou de *convalescence*.

Pharmacologie. Quelques auteurs confondent la pharmacologie avec la matière médicale ; cependant elle a un but distinct ; elle s'occupe des formes diverses sous lesquelles les médicamens sont administrés, et enseigne en même temps l'art de les associer et de les combiner. La matière médicale est, comme on voit, l'étude préparatoire qui conduit à cette science, dont la pharmacie est le complément.

Une *préparation magistrale* ou *officinale* quelconque peut se présenter sous quatre états différens : 1°. *solide* (*tablettes, pastilles, pilules, bols*) ; 2°. *liquide* (*sirops, eaux distillées, potions, tisanes, juleps, émulsions, gargarismes, collyres*) ; 3°. *sec* ou *pulvérent* (*espèces, poudres*) ; 4°. *mou, demi-consistant* ou *gras* (*pulpes, gelées, électuaires, opiats, conserves, cérats, onguens, cataplasmes*).

Dans l'association de plusieurs médicamens, on doit avoir égard : 1°. à la nature de leurs bases susceptibles de se mêler et de former des composés d'une consistance uniforme et convenable ; 2°. à la possibilité de les unir, sans qu'il en résulte de décomposition qui change ou détruise leur action ; 3°. à la convenance du menstrue ou excipient dans lequel on les emploie.

Le but qu'on se propose en mélangeant les médicamens est : 1°. d'augmenter l'action de la substance principale qu'on veut administrer ; 2°. de diminuer l'action trop irritante d'un médicament, et de prévenir certains effets qui l'empêcherait de remplir l'indication qu'on a en vue ; 3°. d'obtenir en même temps les effets de deux ou de plusieurs médicamens différens ; 4°. de former un médicament nouveau, dont les effets ne pourraient être produits par aucune des substances employées isolément ; 5°. enfin, de rendre l'administration des substances médicamenteuses plus facile ou moins désagréable.

Physique médicale. Application à la Médecine de cette partie des sciences naturelles qui a pour objet la connaissance des propriétés extérieures de la matière, de sa manière d'être, des lois qui la régissent, et des phénomènes qui résultent de ces lois. On appelle *corps*

ou *matière* tout ce qui est susceptible de frapper nos sens, ou mieux, tout ce qui obéit aux lois de la gravitation ; mais cette définition de la matière et toutes celles qu'on en a données, sont plus ou moins défectueuses; son existence même ne saurait être rigoureusement démontrée. Quoi qu'il en soit, on admet dans les corps un certain nombre de propriétés générales, telles que l'*étendue*, l'*impénétrabilité*, la *divisiblité*, la *porosité*, etc.; des propriétés particulières, telles que la *compressibilité*, l'*élasticité*, la *dureté*, la *ténacité*, la *fragilité*, la *ductilité*, etc.

Pour rendre plus sensibles les phénomènes produits par les corps, le physicien emploie un grand nombre d'instrumens variés; tels sont : 1°. *pour la théorie des forces mouvantes* (statique, dynamique) ; les *leviers*, *poulies*, *balances*, *pendules*, *baromètres*, *pompes*, etc.; 2°. *pour la théorie du son* (acoustique) ; les *monocordes* ou *sonomètres*, *échomètres*, *instrumens vibrans* ou *résonnans*, *cornets*, etc.; 3°. *pour la théorie de la chaleur* ou *calorique ;* les *calorimètres*, *thermomètres*, *pyromètres*, etc. 4°. *pour la théorie de la lumière* (optique, dioptrique, catoptrique); les *prismes*, *miroirs*, *lentilles*, *chambres obscures*, *lunettes* (*télescopes*, *microscopes*, *loupes*), etc. ; 5°. *pour la théorie de l'électricité* : les *électrophores*, *électromètres*, *appareils électriques de différens genres*, etc.

Le médecin puise dans la physique des notions sur la mécanique animale (*mouvemens*, *station*, *circulation des fluides*)*;* sur divers phénomènes physiologiques (*vision*, *audition*, *phonation*), etc.

Chimie médicale. La chimie commence où finit la physique; elle s'occupe de l'analyse des élémens des corps, de l'action de leurs molécules les unes sur les autres, et du résultat de cette action. A l'aide des procédés que cette science lui fournit, le médecin parvient à connaître la composition intime des substances animales, végétales ou minérales qu'il examine, et peut les ramener à leurs élémens les plus simples. On divise la chimie, d'après la classe à laquelle appartiennent les corps qu'elle étudie, en : 1°. *organique* (*animale* et *végétale*)*;* 2°. *anorganique* (*minérale*). Elle n'agit que sur les substances

inertes. Les corps de la dernière classe, envisagés chimiquement, sont *impondérables* ou *pondérables*, *simples* ou *composés* (*binaires*, *ternaires*, *quaternaires*); les premiers sont au nombre de trois (*calorique*, *lumière*, *électricité*); les corps simples pondérables sont au nombre de cinquante-deux, divisés en *métalliques* ou *métaux* (41), et en *non métalliques* (11). Les molécules des corps sont réunies par une force que *Newton* a nommée *attraction*; si cette force s'exerce sur des molécules de même nature, elle prend le nom de *cohésion*; lorsqu'elle réunit des molécules hétérogènes, comme le soufre et le plomb, elle est désignée sous le nom d'*affinité*. Celle-ci, lorsqu'elle est plus grande que la cohésion, la détruit; cette dernière est modifiée par plusieurs agens, l'eau, le feu, etc.

C'est au moyen des manipulations et dans les laboratoires, que l'élève doit apprendre la chimie. On procède aux opérations chimiques à l'aide de divers ustensiles et d'appareils plus ou moins compliqués (*alambics*, *allonges*, *chalumeaux*, *cloches de verre*, *creusets*, *cuves pneumato-chimiques* et *hydrargyro-pneumatiques* ou *à mercure*, *éprouvettes*, *fourneaux évaporatoire*, *à réverbère*, *de coupelle*, *de forge*, *tubes*), et de plusieurs agens (*calorique*, *lumière*, *fluide électrique*, *réactifs*).

Médecine politique. Je comprends sous ce titre, avec le docteur *Sainte-Marie*, de Lyon, l'ensemble des connaissances relatives aux rapports qui s'établissent, dans l'intérêt du bien public, entre la Médecine et le gouvernement. Cette science a donc pour objet de fixer la part que le médecin doit prendre dans tous les actes qui émanent de l'autorité législative, judiciaire ou administrative. Sous ce point de vue, on la divise en deux branches, importantes à connaître.

1°. *Médecine légale.* Système de toutes les connaissances médicales qui peuvent concourir à l'application et à la composition des lois. Le but de cette science est d'éclairer la justice, lorsque celle-ci réclame l'assistance du médecin, sur l'opinion à prendre et le jugement à porter de certains faits et de certains états, soit physiologi-

ques, soit pathologiques, qui ne peuvent être exactement appréciés que par lui. Un grand nombre de questions diverses sont du ressort du médecin légiste ; ainsi il peut être consulté : sur les *âges*, l'*identité*, sur le *viol*, le *mariage*, la *grossesse*, l'*accouchement*, l'*avortement*, la *viabilité du fœtus*, l'*infanticide*, les *blessures*; sur l'*empoisonnement*, l'*asphyxie* ; sur le *suicide*, les *combustions spontanées* ; sur les *maladies simulées*, *dissimulées*, *imputées*, *prétextées* ; sur l'*aliénation mentale*, la *mort*, etc. Il rédige son avis motivé en forme de *rapport*, de *certificat* ou de simple *consultation*.

Pour apprécier convenablement ces différentes questions, le médecin-expert doit être profondément versé dans les moyens d'exploration fournis par toutes les branches de son art; car il n'en est aucune dont il ne puisse tirer des lumières. Il doit s'être livré d'une manière spéciale à l'étude de la chimie.

2°. *Police* ou *Jurisprudence médicale*. Science des lois, décrets, arrêtés et réglemens qui intéressent la salubrité publique et l'amélioration de la société. Elle renferme trois parties distinctes : 1°. *hygiène publique* ; 2°. *médecine publique* ; 3°. *police de la Médecine*, ou proprement dite. De ces trois divisions, les deux premières rentrent dans le domaine des sciences déjà examinées ; la troisième a dans ses attributions l'ordonnance, la distribution et la surveillance de toutes les parties du service médical.

Clinique. Après avoir acquis des notions suffisantes sur la structure de l'homme et sur les lois de son organisation, sur les caractères des maladies qui l'affligent, sur les moyens de les prévenir ou d'y remédier, après avoir puisé dans les sciences accessoires les principes les plus importans pour son art, l'élève doit se transporter au lit du malade pour vérifier l'exactitude de ce qu'il a appris, et préluder à la réalisation des utiles connaissances qu'il possède. Tel est l'objet de la sage institution de la clinique (1). Placée au sommet des études

(1) L'expression de *médecine pratique*, par laquelle on désigne quelquefois la clinique, me

médicales, cette science établit le passage le plus prochain du noviciat à la licence; la distance qui sépare alors le médecin étudiant de celui qui professe, est peu sensible; l'un et l'autre même doivent se réunir à ce point, qui est également le terme des études et le début de la pratique.

Remarquons ici que toutes les acquisitions que l'élève a dû faire avant d'arriver à la clinique, sont le résultat de recherches absolument physiques, ou même d'exercices manuels. Ainsi, le but des travaux du médecin étant la connaissance de l'homme et, par comparaison, celle des animaux inférieurs, les procédés qu'il doit employer pour cette étude sont les suivans : *Dissection des êtres organisés* (anatomie); *Examen des phénomènes vitaux apparens, expériences sur les animaux vivans* ou *vivisection* (physiologie); *Observation des malades, application méthodique de ses sens à l'analyse des symptômes et des signes des maladies* (pathologie); *Essai des substances médicamenteuses, étude de leurs caractères et de leurs propriétés* (thérapeutique et matière médicale); *Recherches sur l'influence des agens extérieurs habituels de la vie, sur les choses dont l'homme use et jouit* (hygiène); *Exercices sur les préparations et les formes à donner aux medicamens pour les administrer* (pharmacologie); *Répétition des phénomènes produits par les corps, au moyen d'instrumens destinés à les rendre plus sensibles* (physique); *Analyse et décomposition des corps, manipulations* (chimie); *Solution des diverses questions d'intérêt public qui peuvent être soumises au médecin* (médecine politique). C'est cette masse imposante de faits que la clinique s'attribue en partie pour en former un ensemble de connaissances qui doivent, en dernier lieu, tourner au profit de l'humanité souffrante.

Toute la médecine curative peut être réduite à cet axiôme : *sublatâ causâ tollitur effectus*. C'est, en effet, à découvrir et à combattre la cause de la maladie que le thérapeutiste doit s'attacher; celui qui se

---

semble renfermer un pléonasme; car il n'est guère possible de séparer par la pensée l'étude de la Médecine comme science, de son exercice comme art.

borne à faire la *médecine du symptôme*, ne poursuit le plus souvent qu'une ombre qui lui échappe, et laisse le mal dans toute sa vigueur. La clinique se divise en deux branches : on la dit *externe* ou *interne*, suivant qu'elle concerne la chirurgie ou la médecine proprement dite. Dans l'une comme dans l'autre l'élève doit montrer un jugement droit et réfléchi, exempt de toute influence étrangère. « Il faut, dit « le docteur *Lambert* (thèse citée), qu'il soit *table rase* lorsqu'il « commence à voir des malades, pour qu'il ne rapporte pas les ma- « ladies à une classification donnée, et qu'il ne veuille pas les expli- « quer par des hypothèses sur les causes prochaines ou sur d'autres « conjectures plus ou moins ingénieuses, que chaque auteur arrange, « modifie ou renverse à son gré. » C'est surtout dans cette partie difficile de la Médecine, que l'aptitude du nouvel adepte se manifestera, et que son esprit fécondera les précieuses ressources que la culture des sciences y a développées.

PHARMACIE. L'étude de la pharmacie ne forme pas, dans l'ordre universitaire au moins, une branche accessoire de la Médecine ; elle constitue un corps de science tout-à-fait séparé, dont le mode d'enseignement et l'exercice sont régis par des lois particulières. Cependant elle a, avec l'art médical, des liaisons si intimes, que je ne puis me dispenser de la mentionner dans cette revue.

J'observerai d'abord que les dispositions des lois qui concernent la pharmacie sont bien mieux conçues dans l'intérêt de l'instruction et de la pratique, que toutes celles relatives à la Médecine. Ainsi, par exemple, nul ne peut être reçu pharmacien s'il n'a exercé pendant trois ans au moins dans une officine, et s'il n'a suivi pendant autant d'années les cours publiquement professés ; dans le cas où il n'aurait pas suivi ces cours, il doit justifier de huit années d'exercice (1). Cette disposition a évidemment pour but de rendre le pharmacien très-familier avec la pratique de son art, et de prévenir les erreurs dangereuses qu'une instruction trop superficielle pourrait lui faire

---

(1) Loi du 21 germinal an XI (11 avril 1803).

commettre. Mais les fautes auxquelles le médecin qui n'a point assez vu est continuellement exposé, sont-elles aux yeux de la loi moins funestes pour l'humanité? Pourquoi donc l'élève en médecine ne serait-il pas tenu de faire un stage dans les hôpitaux avant de recevoir le diplôme qui lui confère le droit d'exercice? et pourquoi ce séjour auprès des malades, indispensable pour l'étude de la pathologie et des principales branches de l'art de guérir, ne serait-il pas obligé pour tous les aspirans et les jeunes médecins, au lieu d'être un privilége accordé à quelques-uns dans les concours (1)? Les lois qui protègent le pharmacien dans l'exercice de sa profession sont aussi beaucoup plus efficaces que celles qui pourraient prévenir les abus scandaleux dont le médecin a souvent à se plaindre. Jusqu'à présent la législation française s'est montrée impuissante pour réprimer le charlatanisme audacieux et empêcher la dégradation de l'art.

Je reviens à la pharmacie. L'objet de cette science est l'exécution des formes que les médicamens sont susceptibles de recevoir, et qui se trouvent décrites et détaillées dans la pharmacologie. Les principales opérations pharmaceutiques se rapportent aux suivantes : 1°. *Division mécanique des médicamens* (*concassation*, *section*, *râpure* ou *limation*, *mouture*, *pulvérisation;* celle-ci peut s'effectuer par *concussion*, *trituration*, *porphyrisation* ou *lévigation*, *frottement* et *intermède*) ; 2°. *Extraction d'une* ou *de plusieurs des parties constituantes d'une substance médicamenteuse* (*calcination*, *carbonisation*, *torréfaction*, *sublimation*, *clarification*, *expression*, *lavage*, *cristallisation*, *inspissation*, *distillation*) ; 3°. *Dissolution* (*macération*, *digestion*, *infusion*, *décoction*) ; 4°. *Mixtion* (*médicamens composés de consistance et de formes variées*) ; 5°. *Combinaisons chimiques* (*produits divers*). Le médecin ne peut pas rester étranger à un art qui touche de si près le sien, dont les secours habilement dirigés ont souvent une part si grande dans les succès qu'il

---

(1) Ce sentiment a déjà été exprimé par plusieurs médecins, et entre autres par le docteur *Leroux*, de Rennes.

obtient, et sur lequel il doit toujours exercer sa surveillance, afin de prévenir les infidélités que l'amour du gain serait tenté de commettre en remplissant ses prescriptions.

Chirurgie. Opérations. Accouchemens. Autrefois séparée et distincte de la Médecine dans ses attributions et dans son enseignement, la Chirurgie est maintenant, à juste titre, réunie à cette dernière, et ces deux branches principales de l'art de guérir, rendues à leur unité originelle, peuvent bien encore être l'objet de distinctions dans la pratique, mais n'en sauraient plus faire dans les écoles.

On a défini la Chirurgie *quod in medicinâ certum ;* M. *Richerand* pense qu'il convient mieux de la définir : *quod in medicinâ mecanicum.* Quoi qu'il en soit, les affections externes et en quelque sorte palpables, ou toutes celles qui réclament l'application de la main et des instrumens, sont plus particulièrement du ressort de la Chirurgie ; le nom de cet art, formé de deux racines grecques, χείρ, *main*, et ἔργον, *travail*, nous fait, au reste, parfaitement comprendre quel est son objet ; il consiste à procurer la guérison des maladies à l'aide de moyens extérieurs ou du travail de la main.

Le manuel des accouchemens, l'application des bandages et des appareils de pansement, et toute cette partie appelée improprement *médecine opératoire*, concernent l'art du chirurgien.

Pour assurer le succès d'une *opération* quelconque, plusieurs règles sont importantes à observer ; les principales ont rapport : 1°. *à la nécessité, à la possibilité d'entreprendre l'opération ;* 2°. *aux cas dans lesquels il convient d'opérer ;* 3°. *aux préparations du malade ;* 4°. *au choix du temps, du lieu et des procédés les plus convenables ;* 5°. *à la situation à donner au patient ;* 6°. *à la préférence qu'on doit accorder aux méthodes et aux instrumens les plus simples ;* 7°. *à l'assistance d'aides intelligens.* Le chirurgien doit en outre opérer avec promptitude, avec sûreté et avec le plus de douceur possible (*citò, tutò et jucundè*). Il doit s'entendre avec le médecin pour tout ce qui con-

cerne le régime à suivre et le traitement à mettre en usage, soit avant, après ou pendant l'opération (1).

On devient opérateur en pratiquant long-temps sur le cadavre, en suivant la clinique des plus grands maîtres ; on s'exerce à poser et à construire les bandages en faisant le service des pansemens dans les hôpitaux, ou bien en les figurant sur le mannequin, qui sert aussi pour l'exercice de la manœuvre des accouchemens. Mais le plus sûr de tous ces procédés est l'habitude de la pratique, contractée de bonne heure en se livrant à toutes les opérations chirurgicales, d'après les conseils et sous la conduite des chefs les plus habiles.

Médecine et Chirurgie vétérinaires. Je terminerai cette revue, déjà un peu longue, par quelques réflexions sur la médecine des animaux, qu'on pourrait aussi appeler *iatrozootie.*

Le désir d'éclairer son art et d'en reculer de plus en plus les bornes, a porté le médecin à s'approprier un grand nombre de sciences accessoires, et à faire de fréquentes excursions dans le domaine de l'histoire naturelle, sur lequel il a considérablement empiété : ainsi, nous possédons la chimie médicale, la physique médicale, la botanique médicale, l'anatomie comparée ou comparative, etc. Comment se fait-il que la médecine et la chirurgie vétérinaires, qu'on pourrait aussi nommer *comparatives,* sciences riches de faits et de matériaux importans, n'aient point davantage fixé son attention ? Pourquoi ne les a-t-on pas placées sur le même rang que les autres branches secondaires de la médecine humaine? Serait-ce parce que cette étude, elle-même très-longue, exige une application toute spéciale, et qu'on ne pourrait point s'y adonner sans perdre de vue son objet principal? Il ne faut pas, en effet, moins de quatre et, fort souvent, cinq années, pour former un hippiatre : ce n'est pas sans raison qu'on a observé qu'il était plus difficile d'apprendre à guérir un cheval que de

(1) Ce précepte n'est point applicable, bien entendu, aux maîtres de l'art, également versés dans la médecine comme dans la chirurgie.

savoir traiter convenablement les maladies de l'homme (1). Toutefois, ce motif ne me paraît pas suffisant; car, si on l'admettait pour les sciences dont il s'agit, il serait fondé également pour beaucoup d'autres, que le médecin cesse de cultiver une fois qu'il a quitté les bancs de l'école. Qui ne sait que la vie de l'homme suffit à peine pour approfondir une seule branche des connaissances médicales, ou même une seule partie de l'une de ces sciences? Je persiste donc à croire que l'étude des maladies, faite comparativement sur les animaux, serait d'un grand intérêt pour l'élève. Je remarque, d'ailleurs, que cette marche a été en partie adoptée pour les travaux sur l'anatomie et la physiologie humaines. J'observe, en outre, que la médecine et la chirurgie vétérinaires figurent comme sciences accessoires dans la plupart des dictionnaires et des recueils périodiques qui concernent l'art de guérir. C'est donc bien à tort, suivant moi, qu'on semble avoir frappé d'exclusion la pathologie vétérinaire, qui, par la nature de ses recherches, pourrait jeter quelque jour sur tant de points obscurs de la science de l'homme malade. Cette étude a, de plus, l'avantage d'ouvrir un champ libre aux expériences et aux tentatives plus ou moins hasardeuses auxquelles le médecin peut se livrer : non-seulement elle devrait faire partie des études médicales, mais elle devrait encore être comme une condition d'épreuves provisoires, à laquelle le médecin resterait soumis avant d'être appelé à de plus hautes destinées.

Je fais des vœux pour que cette courte observation trouve des approbateurs parmi les amis des lumières et des progrès de l'art.

---

(1) On reçoit les officiers de santé après trois années d'études, ou moins de temps encore; cette différence dans la longueur du noviciat ne peut s'expliquer que par l'impossibilité qu'éprouve le chirurgien vétérinaire d'être aidé dans ses recherches au moyen des renseignemens tirés de la classe de malades qu'il est appelé à soigner; car, sous le rapport de l'importance des lumières et du danger des bévues, la médecine humaine réclame une assiduité et une application beaucoup plus longues.

CONCLUSION.

Dans l'étude des sciences pratiques, et de la Médecine en particulier, la voie la plus sûre pour arriver à des connaissances positives, et en faire une utile application au soulagement de l'humanité, est de se placer sans cesse en présence des faits, et de pouvoir agir sur eux. Cette manière de procéder, jointe à une méthode sévère, à un petit nombre de livres choisis et aux vocabulaires indispensables de la science, me semble devoir être, dans beaucoup de cas, la condition *sine quâ non* des succès de l'élève et du médecin praticien. Si même quelques faits importans restent gravés dans leur mémoire, s'ils parviennent à se distinguer dans leur art, c'est qu'ils ont suivi cette marche toute philosophique. Cette méthode donc étant reconnue la meilleure, pourquoi ne la rendrait-on pas d'un usage général? De la sorte, l'instruction médicale consisterait moins dans un travail littéraire qu'en des recherches toute physiques : les sens externes, plus occupés et mieux instruits, fourniraient un appui plus solide aux opérations de l'intellect, qui deviendrait moins sujet à l'erreur. Je sais bien que, fort souvent, les objets de nos études ne peuvent être rendus palpables ni perçus par les yeux; mais, dans ces circonstances exceptionnelles, les relations des écrivains les plus fidèles, adoptées pour ce genre d'instruction, devraient suppléer à l'absence de faits saisissables; et, nul doute alors que l'élève, riche de ses propres acquisitions, formé d'ailleurs par l'habitude d'observer, ne retirât de la lecture de ces écrits des résultats fructueux. Tel est le projet que je me suis plu à former sur l'éducation médicale : ce n'est pas, comme on voit, une réforme, mais une meilleure direction proposée pour les études. Je dois regretter, en terminant, que l'espace ne m'ait point permis de faire cet examen plus complet, et que le temps m'ait manqué pour l'élaborer davantage, afin de le rendre plus digne des illustres professeurs au jugement desquels il est soumis.

FIN.

SENTENCES DIVERSES.

I.

Ars medica tota in observationibus. (Fred. Hoffmann.)

II.

Observatio est filum ad quod dirigi debent medicorum ratiocinia. (Baglivi.)

III.

Medici famâ quidem et nomine multi, re verò et opere valdè pauci. (Hipp.)

IV.

Medicina non ingenii humani partus est, sed temporis filia. (Baglivi.)

V.

Duobus doloribus simul obortis, non eodem loco, vehementior obscurat alterum. (Hipp.)

VI.

Ubi stimulus ibi fluxus. (Hipp.)

VII.

Sexentarum ærumnarum innumerarumque calamitatum autorem esse uterum. (Democritus, *in epistolâ ad* Hipp. *missâ.*)

VIII.

Nunquàm aliquid magni facias ex merâ hypothesi aut opinione. (Stoll.)

IX.

S'eveiller avec surprise et alarme, particulièrement chez les enfans, est un signe certain de vers ou de petite-vérole. (Andry.)

X.

Trois choses rendent nos corps sujets aux vers : le mauvais air, les mauvais alimens et l'excès des bons. (Andry.)

XI.

La mort altère moins les traits des vieillards que ceux des jeunes gens et des adultes.

XII.

Il faut éviter de s'attacher trop fortement à une théorie quelconque. (Bosquillon.)

XIII.

En médecine, c'est la suffisance présomptueuse qui gâte tout (Pinel.)

XIV.

Les vrais médecins ne connaissent pas de secrets. (Chaussier.)

XV.

Le manque de sensations nuit autant à la santé, que leur fréquence et leur grande énergie ; une sensation trop profonde est une maladie éphémère.

XVI.

Mourir est, en général, ce qu'on redoute le plus et ce qu'on sent le moins : lorsqu'on est près de ce terme fatal, on a déjà perdu toute la sensibilité qui pouvait le rendre cruel et affreux.

XVII.

Les hommes le mieux portans sont ceux qui ont le moins de sensibilité.

XVIII.

La vieillesse est une mort partielle.

XIX.

Dans l'échelle des êtres organisés, les plus sensibles sont les plus sujets aux maladies.

XX.

Il n'y a pas d'état qui exige plus d'études que le leur (celui des médecins); par tous les pays ce sont les hommes les plus véritablement utiles et savans. (*Paroles de* J.-J. ROUSSEAU *à Bernardin de Saint-Pierre.*)

